

Le QUARTIER LATIN

Directeur : JACQUES DUQUETTE

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef : ROGER BEAULIEU

A LIRE DANS CE NUMERO

REVUE DE LA PRESSE

Les constructeurs *Louis Madelin*
 La France et nous *Geo.-H. Levesque, o.p.*
 Une nouvelle revue: "Relations"
 "Relations" et le Rapport Sirois
 "Le Recueil"
 "Culture"

VIE UNIVERSITAIRE

Sciences sociales
 Cours de sciences
 Le Congrès d'Ottawa *XXX*
 Au retour du Congrès *A. Bégin*
 Cercle des relations internationales

PARIS, SON ACTUEL STATUT HUMAIN

Jacques Laurent

BERNARD FAY M'A DIT

H. P. Pélaudeau

LES ARTS

Bilan théâtral *C. D.*
 L'humour en musique *Jean Vallerand*

LEON BLOY, GRAND JUSTICIER

Guy Genest

HAGIOGRAPHIE

*L.-O. F.*EFFUSIONS PHYSICO-MAGIQUES DE
LA PERSONNALITE*Jean-B. Lafrenière*

SPORT

Hockey interfacultés
 Nos arènes sanglantes

BONS ARTICLES

Le travail féminin *A. Thibaudeau*
 Processus *P. V.*
 Le Roi du Nord *C.-A. Couture*



LE RETOUR AU BERCAIL

AU DIABLE LES MOTS CREUX

par

ROGER BEAULIEU

Au cours du premier semestre, le "Quartier latin" s'est vu gratifier des plus aimables épithètes. Nous étions traités, antipatriotes, membres de la cinquième colonne, que sais-je. Faut-il s'en étonner? Les esprits inquiets s'offusqueront toujours du franc-parler des étudiants et ne manqueront aucune occasion de leur chercher noise aussi et même plus souvent que possible. Nous ne sommes donc pas tellement émus d'aussi ridicules attaques. Cependant, il nous paraît opportun, dès le premier numéro de 1941, de revenir sur ces commentaires malveillants, afin de préciser notre attitude aux yeux du public.

On nous a reproché, entre autres choses, de tourner en dérision la propagande et l'information britanniques. À notre courte honte, c'est un peu vrai, et notre seul regret peut-être est de n'y avoir pas mieux réussi.

Que personne à l'Université ne se soit pâmé à l'évocation des grandeurs de la démocratie, de la liberté et de toute la kyrielle des grandes idées, quoi de surprenant?

La démocratie laisse à l'individu plus d'aise que le nazisme, c'est bien sûr. Personne au pays ne risque le camp de concentration quand il lui prend fantaisie d'exprimer une opinion contraire à celle du gouvernement. Au moins en temps de paix. Mais, si férus de démocratie soyons-nous, nous ne croyons pas qu'elle vaille d'être arrosée par le sang des braves et aussi par celui des pauvres. Assez d'idées creuses, de mots qui ne veulent plus dire grand-chose. Si l'on se bat, que ce soit pour ses enfants, pour sa femme, pour sa terre!

Qu'est-ce que la démocratie, en somme? Citons-en une définition parue dans le magazine "Liberty": "A form of government which is controlled entirely by the people"; ou, si l'on préfère celle de l'hon. C.-A. Cahan: "A form of government in which the supreme power is vested in the people collectively, and which is exercised by and through the elected representatives of the people". L'une et l'autre, à coup sûr, ne pèchent pas par excès de précision. Qu'importe! Le "Liberty" n'y voit pas pour autant de sérieux inconvénients: "It is in this very ambiguity of meaning and remoteness of attainment, y est-il écrit, that Democracy finds its strength. There is neither life nor substance in political and economic creeds that are worked out to a finished formula — as Communism and Nazism both are". C'est cela, la démocratie

est la formule de gouvernement la plus parfaite, parce qu'elle est la plus perfectible. O logique!

Quant à la campagne inséparable de la démocratie, la liberté, pour croire qu'il en reste un peu à notre société, il faudrait fermer les yeux sur l'asservissement de la presse aux intérêts capitalistes, sur le despotisme des trusts et sur la corruption assez généralisée des corps législatifs.

Démocratie! Liberté! Sublimes produits de la civilisation! Quand on entend nous faire guerroyer pour cela, c'est à devoir de rire. Au lieu de nous gaver d'abstractions, pourquoi ne pas invoquer nos intérêts, s'il s'en trouve? C'est là un argument péremptoire.

Par ailleurs, on a voulu considérer la lutte actuelle comme une guerre de religion. L'Angleterre, bien sûr, a fini par nous laisser tranquilles au point de vue religieux, ce pourquoi nous lui savons gré, elle a laissé en paix, tant chez elle que dans ses possessions, la conscience individuelle. Il ne fait donc pas de doute que sa cause est rattachée d'assez près à la liberté religieuse. L'Angleterre défend la liberté des croyances, en même temps que sa vie, et c'est bien. Mais elle a déjà projeté et préparé certains pactes d'assistance avec la Russie. Là, ce n'eût tout de même pas constitué l'union sacrée de la chrétienté contre la païenne Germanie...!

Qu'on le sache, nous ne verrions pas d'un mauvais oeil la victoire de l'Angleterre, parce que, présentement, les Anglais se comportent comme d'honnêtes gens; et puis nous sommes entrés dans la bataille, nous aussi, alors autant en sortir le front haut! Mais qu'on nous épargne les rabâchages sur la démocratie, la liberté et la guerre de religion. Tout cela, c'est des bobards: les guerres d'idées n'ont pas survécu aux croisades. Et les étudiants, qui n'aiment pas trop se faire bouner comme des dindons, ont fait des gorges chaudes de tous ces palabres.

Leur seul crime, c'est qu'on n'a pas compris, en certains milieux, qu'en sus de l'apathie nos pères nous ont transmis par succession le sens du ridicule et celui de la blague.

Mais nous sommes tranquilles. "Le diable lui-même ne peut rien contre celui qui sait rire".

LETTRE OUVERTE

Le 14 janvier 1941

Monsieur le Père Noël,
Au Pôle Nord.

Beau papa Noël,

Je sais que vous êtes en vacances et que ma lettre vous embêtera plus qu'il ne faut. Souffrez quand même que je profite de l'occasion pour me singulariser. Tout le monde vous écrit au cours de décembre. On sollicite vos secours. On fait appel à votre générosité bien connue. Il faudrait que vous trouviez un fiancé à cette grande blonde qui dépérit d'ennui. Un traîneau rouge-tomate à Fridolin. L'un ambitionne une santé resplendissante pour skier alors que l'autre vous supplie de lui octroyer une appendicite chronique qui le libérera des exercices intellectuels de l'entraînement militaire.

Tout le monde vous envoie ses doléances et vous menace des pires calamités si vous ne réalisez tous ses rêves, surtout les plus idiots, avant le matin du vingt-cinq décembre. Une fois l'an, le monde se souvient de vous, et il vous oublie rigoureusement dès que vous l'avez pleinement satisfait. Le monde, monsieur le Père Noël, ressemble à s'y méprendre à quelques dizaines de ma connaissance. Nul ne songe à votre pénible solitude de onze mois, à votre torturante attente de lettres qui ne parviennent jamais.

Vous êtes seul, tout fin seul, comme dirait Valdombre qui vient de subir les affres d'une maternité par acclamation. La "Presse" ne vous arrive pas, les pages comiques de la "Patrie" et les éditoriaux dynamiques de monsieur Omer Héroux ne vont même pas réchauffer votre sang glacé par la froidure polaire.

Personne ne pense à vous.

Sauf moi.

Monsieur le Père Noël, je viens vous remercier, moi. Je ne vous avais rien demandé et pourtant vous "fêtes" généreux, ainsi que dirait Jules Romains, confidant de tous les grands hommes, qui se confie à son tour à John C. Harvey.

Je vous remercie de cette cravate cramoisie que je ne porterai jamais. Je vous remercie de ce dictionnaire anglais qui fera de moi un millionnaire ou un vulgaire conférencier ontarien. Je vous remercie de ces cigarettes séchées que j'ai offertes au concierge. Je vous remercie des cartes de souhaits bêtes auxquelles il a fallu répondre bêtement. Je vous remercie de toutes les indignations nées de repas familiaux et obligatoires. Je vous remercie des maux de tête qui, le matin, me rappelaient les abus de la veille. Je vous remercie de m'avoir ramené ma vieille tante Sophie. Je vous remercie de ce vendeur de produits pharmaceutiques qui m'a fait manquer un train. Je vous remercie de ce compte de tailleur qui m'est arrivé le matin de Noël. Je vous remercie d'avoir inspiré les femmes à barbe qui m'ont embrassé goulâment. Je vous remercie d'avoir fait se raidir les bras des jeunes beautés que j'aurais désiré embrasser paisiblement. Je vous remercie de cet oncle à héritage qui est arrivé à temps pour me faire rater une fin de semaine dans le Nord. Je vous remercie pour tous les amis qui sont venus troubler ces heures d'étude demeurées à l'état de projet. Je vous remercie de leur soif qui a su vider ma bouteille, solitaire et glacée comme le vieux parc de monsieur Verlaine.

De tout cela, je vous remercie, monsieur le Père Noël. Je vous remercie surtout que ce soit terminé. Enfin.

Puisque je suis un bon petit garçon, tout ce qu'il y a de plus gentil et de sensible, vous me permettez peut-être de vous rappeler le souhait que je formule depuis près de dix ans. Je voudrais pour la Noël '41 visiter l'Université de la Montagne entièrement complétée.

Monsieur le Père Noël, vous savez que je suis patient. Voulez-vous, s'il vous plaît, prendre note au cas où j'oublierais de vous écrire, que je conserve le même souhait pour les prochains vingt ans.

Et pour l'amour du Bon Dieu, monsieur le Père Noël, faites votre grand possible. Les souhaits ne sont pas héréditaires. Ils se perdent entre la troisième et la quatrième génération.

EAU SALE

LES CONSTRUCTEURS

Tiré de la "Phalange" d'Haïti

Le "Comité France-Amérique" va publier dans sa collection: "Cahiers de politique nationale", l'appel et le message du Maréchal Pétain sur: "La reconstruction de la France". Ces textes sont précédés d'une introduction que M. Louis Madelin consacre aux "Constructeurs".

Nos lecteurs trouveront ci-dessous cette page inédite.

—I—

Dans le message que le maréchal Pétain a, le 11 octobre, adressé aux Français, l'illustre soldat se confirme un de ces constructeurs qui, un pays tombant en ruines, sont appelés par la providence à le relever et à le rebâtir.

Plus que toute autre, notre nation a connu — à travers huit siècles d'histoire — de ces heures tragiques où, paraissant s'effondrer, un pays se redresse soudain et bientôt se restaure. Tandis qu'à dix reprises la France semblait se dissoudre, on l'a vue se ressaisir à l'appel d'un homme et collaborer avec lui à sa propre reconstruction. L'appel vient de se faire entendre et nous ne doutons pas que la France n'y réponde.

Les causes de nos malheurs, au cours des âges, étaient toujours les mêmes. Quand le Français s'appelait encore le Gaulois, il était déjà ce qu'il est aujourd'hui: d'âme généreuse, mais impressionnable et passionnée, brave à la guerre mais habile à parler, et, encore que capable, à certaines heures, d'un dévouement enthousiaste à ses chefs, toujours porté à discuter leurs ordres, c'est ainsi que le peignent les Romains, ses premiers vainqueurs; ceux-ci sont surtout d'accord pour insister sur un trait plus particulièrement caractéristique: l'irrésistible propension à se diviser et même à s'entredéchirer. Encore qu'ayant subi fortement l'empreinte de la discipline romaine, les fils de Vercingétorix sont restés tels. Nos malheurs sont toujours venus de nos querelles.

Qu'une guerre étrangère menace le pays, celui-ci n'en craindra rien s'il se sent uni. La défaite ne sort pour nous que de la division. Jamais l'Anglais ne se fut,

au XVI^e siècle, rendu maître des trois-quarts du royaume si l'effroyable querelle des "Bourguignons" et des "Armagnacs" ne lui eût ouvert et facilité les voies; on n'eût pas vu, à la fin du XVI^e siècle, une garnison espagnole installée à Paris si l'affreuse guerre civile des "papistes" et des "huguenots" ne lui en eût livré les portes; et si, dans la dernière année du XVIII^e, la France de la Révolution, après tant de victoires, perdait toutes les batailles, c'est qu'elle était devenue le champ clos de partis qui s'entredévoient sous un gouvernement lui-même captif de la politique partisane la plus nocive.

Plus même que des entreprises de ses ennemis, la France a souffert de ses déchirements. Quand, à la veille de l'apparition de Jeanne d'Arc, quand, à la veille de l'avènement du "Béarnais", quand, à la veille de la venue de Napoléon Bonaparte, elle semblait tomber en dissolution, c'est qu'elle avait travaillé, comme à plaisir, à sa propre ruine et, par ses luttes intestines, au triomphe de ses adversaires.

Mais, dans les pires heures de ces luttes civiles — politiques, religieuses ou sociales — notre pays en a, plus ou moins inconsciemment, le regret. Peuple intelligible aux étrangers et parfois à lui-même, il n'est jamais si près de s'unir soudain que lorsqu'il se déchire de ses propres mains, si près de se soumettre à une discipline que lorsqu'il semble se complaire en son anarchie, si près de rebondir aux sommets que lorsqu'il touche à l'abîme. L'histoire de France est celle de vingt relèvements, imprévus de tous — et d'elle-même. Un Américain me disait après la Marne: "Vous êtes un peuple éternellement trompeur". Il voulait dire que nous ne cessons d'étonner nos amis et de décevoir nos ennemis.

Mais lorsqu'un pays est près de se ressaisir, que peut-il, si le ciel, d'autre part, ne suscite, à l'heure voulue, l'homme ou les hommes qui, des ruines mêmes accumulées, sont capables de faire sortir l'oeuvre de reconstruction? L'Anglais "bouté" hors de France selon le vœu de Jeanne, "la France n'était que cendres", suivant l'ex-

pression d'un contemporain: il fallait qu'aux générations qui avaient détruit succédât celle qui rebâtirait; sous le roi même à qui la fille de Domrémy avait rendu la foi en sa mission, un groupe d'administrateurs de génie — dont le plus grand fut Jacques Coeur — restaura le royaume de telle façon que Louis XI n'eût qu'à parachever l'oeuvre. Qu'eût pu Henri IV, si, sous son impulsion, des ministres — dont le plus grand fut Sully, n'eussent guidé la France dans le chemin du relèvement et préparé les voies au vrai restaurateur qui fut le cardinal de Richelieu? Qu'eussent pu tant de Français de bonne volonté, bien revenus cependant des effroyables luttes civiles, en l'an VIII de la République, si Bonaparte — le plus grand des constructeurs — ne les eût d'une main vigoureuse, unis en un faisceau pour que tous collaborassent à l'oeuvre de restauration nationale?

Ont-ils, tous ces constructeurs, cherché simplement à rebâtir seulement la France d'avant le désastre? Presque toujours le régime touché paraissait avoir succombé sous ses fautes, mais plus souvent et plus réellement avait-il pâti d'un vice fondamental de sa construction. Il fallait sagement choisir, parmi les ruines, ce qui restait de matériaux précieux et les employer à l'édification du monument nouveau; mais ce monument nouveau, il fallait vouloir lui assurer des bases solides, des fondations nécessaires. Lorsque Bonaparte eut d'un coup d'oeil scruté le sol bouleversé de la France, il s'apercevait bien que ce sol était, de par ces bouleversements, devenu sable mouvant: appelant ses collaborateurs du Conseil d'Etat à rebâtir avec lui, il disait: "Il faut tout d'abord jeter dans ce sol quelques masses de granit". Ces "masses de granit" destinées à asseoir la construction, il les précipita en quelques mois. Après quoi il bâtit (quelques mots manquent ici...).

—II—

Quand un pays s'est effondré, c'est aux fondations mêmes qu'il faut regarder. Qu'est une construction purement politique? Le plus souvent un jeu d'architecte; une seule chose compte: le fonds,

c'est-à-dire la solidité des principes d'éducation morale. Un enseignement ayant tout fondé sur la morale, voilà la base sur laquelle repose un régime politique et social. "Avant tout réorganiser l'enseignement. Tout en dépend: le présent et l'avenir", disait le premier consul au Conseil d'Etat, mais à la même heure, il entendait que, avec les outils relevés sur le concordat, fussent rouvertes les chaires où l'on prêchait "la religion des dix commandements". Enseignement moral: l'enseignement civique en sort, l'esprit de devoir ne se divise pas; qui a appris les devoirs envers les parents trouve tout naturel le dévouement à la patrie — "la terre des pères". Oui, de l'enseignement tout dépend, le présent et l'avenir.

En décembre 1934, j'étais de ceux qui virent au dîner annuel de la "Revue des Deux Mondes" se lever le maréchal Pétain. René Doumic avait convié le vainqueur de Verdun, le grand artisan de la grande victoire de 1918, à présider la réunion. On eut pu croire que le soldat exalterait les vertus militaires. Mais, depuis des années, le grand chef, dans sa retraite méditative, avait bien aperçu que, naturelles aux Français, ces vertus cependant étaient sapées par le travail de l'"ennemi intérieur". Il parla de l'école publique — paroles graves, sévères, prophétiques. Nous en fûmes tous émus. Pour mon compte, j'étais tenté de dire à mon voisin le mot de Talleyrand au sujet du général Bonaparte, revenant d'Italie couvert de lauriers, venant réclamer aux directeurs de la République des bases sérieuses à nos institutions: "Il y a là de l'avenir!"

Il y avait là de l'avenir. Le soldat qui avait appliqué ses méditations aux choses de l'Etat avait nettement perçu le vice général du monument républicain en train de se lézarder: l'école sans patrie sortie de l'école sans Dieu. Le grand constructeur se révélait ce soir de décembre 1934, et — je reprends mon mot — il ne fait aujourd'hui que se confirmer. La France a trouvé une fois de plus l'homme de son relèvement.

Louis MADELIN
(Le Temps, 24 octobre 1940)

Annibal, dans les Alp' avec ses "tanks" vivantes,
Donnait du Picobac aux troups' qu'étaient contentes.

● Cela expliquerait comment le grand Carthaginois réussissait à soutenir le moral de ses troupes, si longtemps éloignées du pays. Car le choix de la récolte de Burley du Canada donne toujours un tabac doux, frais, agréable à fumer. C'est aujourd'hui le tabac à pipe le plus populaire au Canada. Et l'enchantement de son arôme et de sa saveur est rehaussé par son prix très modique.

BLAGUES HERMETIQUES COMMODES - 10c et 15c
BOITE METALLIQUE "LOK-TOP" de 1/2 litre - 8c
mis aussi en boîtes métalliques pour le gousset

Picobac

"Il A bon goût dans la pipe!"

"RELATIONS" ET LE RAPPORT SIROIS

Dans quelques jours, à Ottawa, les représentants des neuf provinces canadiennes se rencontreront avec ceux du gouvernement fédéral. L'honorable Mackenzie King, premier ministre du Canada, a pris l'initiative de convoquer cette conférence extraordinaire dans le but d'étudier et de faire accepter par les administrations provinciales les recommandations de la Commission d'enquête Rowell-Sirois.

Le citoyen canadien se doit de suivre avec un intérêt aigu cette historique conférence qui pourrait bien être le creuset d'une véritable refonte du pacte de 1867, une "Reconfédération", comme on l'a dit justement.

Mais quelle en sera l'orientation? Il n'est pas difficile de deviner puisque les recommandations dont on propose l'adoption sont de tendance nettement centralisatrice, et à cette pensée on se défend mal d'une certaine appréhension.

Il est assez évident que l'évolution économique du Dominion depuis 1867 nécessite des réajustements, qui préoccupent nos hommes publics. M. King, placé au croisement de ces luttes d'intérêts, le sait mieux que personne et c'est là l'explication, croyons-nous, de son invitation aux chefs de gouvernements provinciaux de venir discuter avec lui ces graves problèmes.

Sans doute des pressions très fortes s'exerceront-elles pour faire prévaloir des solutions centralisatrices, mais il faut espérer que le passé franchement libéral du premier ministre et de ses lieutenants l'empêchera de sacrifier aux avantages temporaires d'une "efficiency" basée sur une concentration croissante de pouvoirs la richesse humaine d'une véritable démocratie décentralisée, infiniment respectueuse des particularismes culturels, religieux, sociaux et économiques.

Hitler, depuis sept ans qu'il est au pouvoir, n'a pas fait autre chose que de ramasser toujours davantage dans ses propres mains ou dans celles de la bureaucratie du parti nazi toutes les énergies de la nation allemande. Il a atteint, il faut le reconnaître, à un degré diabolique d'"efficiency", mais il a tué dans son pays toutes les libertés qui donnent à la vie son prix.

Il est troublant de constater que la Russie soviétique, ce pur chef-d'oeuvre de la bureaucratie, se proclame volontiers la plus parfaite des démocraties et que Earl Browder, grand chef du parti communiste américain, comparant récemment devant la Commission d'enquête sur les activités subversives aux Etats-Unis, déclarait candidement que l'objectif du parti communiste était tout simplement "la centralisation démocratique" et qu'il n'y avait donc pas de quoi s'inquiéter!

Le Canada qui, sous la conduite de M. King, s'est constitué le défenseur de l'idéal démocratique contre les totalitarismes, oppresseurs de toutes les valeurs chrétiennes et humaines, se doit de le pratiquer chez lui dans toute sa perfection.

Or, l'adoption des recommandations de la Commission Sirois, faite en vitesse, au milieu de conditions anormales de l'état de guerre, avant que l'opinion publique ait eu le temps de se former et de s'exprimer, sans que les groupes d'opposition aient voix aux délibérations, voilà qui serait une grave atteinte, chez nous, à cet idéal de liberté et de justice pour la défense duquel nous envoyons nos soldats jusqu'au delà des mers.

Depuis quelque temps, il se dessine dans plusieurs provinces un fort mouvement en vue de faire renvoyer à l'après-guerre sinon l'étude, du moins l'adoption des fameuses recommandations.

Québec, à qui M. King reconnaissait naguère la mission de sauvegarder et de développer un particularisme hérité d'une riche culture, se doit de prendre la tête d'un mouvement, dont on réalisera un jour qu'il défendait les vraies valeurs de la démocratie contre les promesses trompeuses de l'"efficiency" à tout prix.

Nous espérons que l'honorable Godbout, porte-parole de la province de Québec et de tous les groupements de culture française au Canada, assumera à la conférence du 14 janvier le rôle qui lui revient. Il n'aura d'ailleurs qu'à marcher dans la route droite tracée par ses prédécesseurs, en particulier ceux de la grande lignée libérale à laquelle il appartient. Son discours récent de Toronto, si juste et si fier, l'y a déjà puissamment engagé.

DINER DES ANCIENS

C'est le 25 janvier, à 7 heures du soir, au Cercle Universitaire qu'aura lieu le dîner organisé par l'Association générale des diplômés de l'Université de Montréal, en l'honneur des honorables Léon-Mercier Gouin, Sénateur, et Hector Perrier, Secrétaire de la province, tous deux professeurs à l'Université de Montréal. Ce dîner sera sous la présidence de Me Arthur Vallée, c.r., président de l'A.G.D.U.M.

Les invités d'honneur de cette manifestation universitaire seront: les honorables Athanase David et Elie Beauregard, sénateurs, C. A. Bertrand et Elie Salvat, ju-

ges de la Cour supérieure, et M. Victor Doré, surintendant du Conseil de l'Instruction publique.

L'Association invite ses membres à se procurer des billets auprès des représentants suivants des différentes Facultés et Ecoles:

Théologie: Abbé Irénée Lussler, 1571 Parc Lafontaine, FR. 9077;

Droit: Me C. E. Bruchési, 206 ouest, rue St-Jacques, LA. 2075; Me Claude Demers, 507 Place d'Armes, HA. 2144;

Médecine: Dr Jean Saucier, 1414 rue Drummond, PL. 3633; Dr D. Marlon, 326 est, Blvd St-Joseph, BE. 2901;

Philosophie: Mlle Juliette Chabot, Bibliothèque Municipale, FR. 3767;

Lettres: M. Jean-Marie Gauvreau, 204 rue McDougall, HA. 8026; M. René Guenette, 117 ouest, rue Ste-Catherine, PL. 5231;

Sciences: Dr Georges Préfontaine, 1265 rue Saint-Denis, HA. 6181;

Chirurgie dentaire: Dr E. J. Vinet, 362 est, Blvd St-Joseph, BE. 2810; Dr Armand Fortier, 3005 rue Saint-Denis, PL. 3771;

Pharmacie: M. Roger Barré, 1265 rue Saint-Denis, HA. 6181; M. Adrien Bergeron, 1325 Canora, Ville Mont-Royal, AT. 4704;

Sciences sociales: M. J. M. Nadeau, 150 ouest, rue Craig, BE. 3031;

Ites E. Commerciales: M. Gérard Parizeau, 84 ouest, rue Notre-Dame, MA. 2101; M. P. Dagenais, 951 rue Napoléon, AM. 8006;

Optométrie: M. Armand Messier, 1767 rue Saint-Denis, HA. 5544;

Ecole Polytechnique: M. J. Antonio Lalonde, 958 Ave Dunlop, DO. 3515; M. Henri Gaudefroy, 1430 rue Saint-Denis, LA. 9207;

Prix du billet \$2.00; les dames sont invitées.

Pour informations supplémentaires, communiquer avec le Secrétariat de l'A.G.D.U.M., 515 est, rue Sherbrooke, PL. 4812.

UNE NOUVELLE REVUE: RELATIONS

"... une grande tâche s'impose à nous, chrétiens d'aujourd'hui: réapprendre les gestes de la vie en société, savoir dans son intelligence et son coeur que, parties d'un tout organique, nous avons besoin des autres, que leur action nous complète comme sur eux rayonne notre propre vie.

"L'Ecole Sociale Populaire a pris cette tâche à coeur et veut servir davantage par cette revue du mois: RELATIONS.

"RELATIONS: si nous avons au frontispice épilé ce nom sans article, épithète ou déterminatif, c'est désir de mieux exprimer l'ampleur de notre dessin: contribuer à l'équilibre de justice et de charité entre les divers éléments de la société, tant familiale et économique que politique et internationale, établir entre les hommes ces relations de la cité harmonieuse dont rêvait si chrétiennement le socialiste Péguy."

Voici le sommaire du premier numéro:

Présentation...

Editoriaux: Pour un ordre nouveau — Centralisation démocratique — Ministère du bien-être social.

Articles: Notre Dame des Pauvres, Joseph Ledt. Notre problème bilingue, Robert Picard. Espace vital, problème vital: la Terre, Alexandre Dugré. Le fléau de l'alcoolisme, J. Papin Archambault. L'action sociale de l'Eglise au Moyen Age, Léo Pelland.

Commentaires: Pensée et action — Lettre collective de l'Épiscopat — L'Ecole des Parents du Québec — Réforme financière en France — Le B.I.T. à Montréal — Manifeste d'éducation nationale.

Chroniques: 1540-1940, Irénée Lussler. Le cinéma et les enfants, Maurice-H. Beaulieu. Education syndicale, A. Labonté. Vie quotidienne: L'opinion anglo-canadienne vis-à-vis du Canada français. Horizon international: URSS — Lituanie — France — Espagne — Allemagne — Brésil — Angleterre.

Livres récents. Prix de l'abonnement: \$2.00 par année. A l'étranger: \$2.50. Pour les étudiants: \$1.50. Le numéro se vend 25 sous.

MESSE UNIVERSITAIRE

Une messe spéciale pour les Étudiants des diverses Facultés et Ecoles de l'Université est célébrée à 9 heures 30, chaque dimanche et fête d'obligation, à la Maison des Étudiants.

CORDIALE BIENVENUE!



L'ÉTUDIANT AMÈNE
SES PETITES AMIES
CHEZ
GERACIMO
412 est, rue Ste-Catherine
AIR CLIMATISÉ

Le Quartier Latin
organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
539, rue De Montigny - HARBOUR 4511

DIRECTION
Directeur: JACQUES DUQUETTE
Aviser: BERNARD FORTIN

RÉDACTION
Rédacteur en chef: ROGER BEAULIEU
Secrétaire de la rédaction: MARCEL BLAIS

Rédacteurs:
JACQUES GENEST MARCEL RAYMOND
ROBERT GENEST GÉRARD ALLY
RICHARD CRÉPAULT PAUL LEVESQUE
JEAN DRAPEAU JEAN VALLERAND
ROBERT LETENDRE CHS-E. BERTRAND
FRANÇOIS BASTIEN CHARLES DUMAS
MARCEL THÉORET ANDRÉ BACHAND

MARCEL ROBITAILLE
PIERRE VADONCOEUR

ADMINISTRATION
Administrateur: GUY GIRARD
Publicité: PAUL CHOLETTE

●
IMPRIMERIE PAR
LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

La Vie Universitaire

SCIENCES SOCIALES

LE CONGRÈS D'OTTAWA

Horaire des cours de troisième année.

I—Section de politique et de finances publiques:

Lundi: 7 h. 30: Politique et législation fiscale, prof. Fernand Chaussé; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: Les transports, prof. Albert Mayrand.

Mercredi: 7 h. 30: Politique douanière et technique douanière, prof. Hector Lalonde; 8 h. 15: Les pays à culture multiple, prof. Anatole Vanier; 9 h.: Les Etats-Unis d'Amérique, prof. Paul Sauriol.

Vendredi: 7 h. 30: Histoire du commerce, prof. Guy Vanier; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe.

II—Section d'administration et de finances privées:

Lundi: 7 h. 30: Politique et législation fiscale, prof. Fernand Chaussé; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: Les transports, prof. Albert Mayrand.

Mercredi: 7 h. 30: Politique douanière, prof. Hector Lalonde; 8 h. 15: Les pays à culture multiple, prof. Anatole Vanier; 9 h.: Les Etats-Unis d'Amérique, prof. Paul Sauriol.

Vendredi: 7 h. 30: Histoire du commerce, prof. Guy Vanier; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: La petite industrie, prof. Jean-Marie Gauvreau.

III—Section de journalisme:

Lundi: 7 h. 30: Les directives pontificales, prof. R. P. J.-Papin Archambault.

Mercredi: 8 h. 15: Les pays à culture multiple, prof. Anatole Vanier; 9 h.: Les Etats-Unis d'Amérique, prof. Paul Sauriol.

Jeudi: 7 h. 30: Histoire du journalisme, prof. Noël Fauteux; 8 h. 30: Rédaction et administration du journal, prof. Georges Pelletier.

IV—Section d'histoire et de sociologie:

Lundi: 7 h. 30: Les directives pontificales, prof. R. P. J.-Papin Archambault; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: Géographie humaine, prof. Yves Tessier-Lavigne.

Mercredi: 7 h. 30: Géographie humaine, prof. Yves Tessier-Lavigne; 8 h. 15: Les pays à culture multiple, prof. Anatole Vanier; 9 h.: Les Etats-Unis d'Amérique, prof. Paul Sauriol.

Vendredi: 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: La petite industrie, prof. Jean-Marie Gauvreau.

V—Section de préparation aux carrières de l'administration publique:

Lundi: 7 h. 30: Politique et législation fiscale, prof. Fernand Chaussé; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: Les transports, prof. Albert Mayrand.

Mercredi: 7 h. 30: Politique douanière, prof. Hector Lalonde; 8 h. 15: Service civil, prof. Arthur St-Pierre; 9 h.: Grandes commissions publiques, prof. Eustache Letellier de Saint-Just.

Vendredi: 7 h. 30: Administration scolaire et paroissiale, prof. André Montpetit; 8 h. 15: Statistique, prof. Raymond Tanghe; 9 h.: Services sanitaires, prof. Dr J.-A. Beaudouin.

P.S.—Les cours sur les républiques latines d'Amérique; Le marché national et les marchés extérieurs; La coopération; Les problèmes agricoles du Canada français au point de vue économique et social; La procédure parlementaire; Administration et services municipaux; Administration et services fédéraux; Théorie de l'administration et division des pouvoirs; Administration et services provinciaux commenceront plus tard.

Pour tout renseignement s'adresser au directeur de l'Ecole, M. Edouard Montpetit.

Les 4, 5 et 6 de ce mois, quelque 150 étudiants des Universités de Québec, de Montréal et d'Ottawa se réunissent dans la capitale à l'occasion des troisièmes assises annuelles du Bloc Universitaire. Cette association, personne ne l'ignore, a pour but de grouper les universitaires canadiens-français en vue de promouvoir le bien commun du milieu et de la nationalité canadienne-française. C'est là un vaste programme qui mérite d'être étudié sérieusement. Il faut avouer qu'il ne faut pas attendre de la discussion beaucoup de résultats pratiques; le fait d'émettre des idées devant une foule et de chercher à la convaincre n'a jamais été la manifestation la plus sérieuse des relations humaines. Ajoutons à cela l'importance des sujets étudiés, la jeune compétence des orateurs, le manque de sincérité de quelques-uns, l'excitation toute cavalière de certains cerveaux, vous n'obtiendrez pas l'élaboration d'une doctrine lumineuse et bien définie. Faut-il dire que ces réunions sont inutiles, les dépenses qu'elles occasionnent futiles? Ce n'est pas à mon opinion. D'heureux effets résultent de ces contacts entre les universitaires des divers centres, des relations d'amitié se créent, des rencontres d'hommes sérieux et compétents produisent chez les congressistes une impression intéressante. Si parfois ces congrès prennent les airs de la cour du roi Pétaud, il faut dire que du choc des idées peut néanmoins résulter le goût d'étudier plus profondément ces questions et de distinguer les différentes tendances qui se manifestent parmi les étudiants canadiens-français.

M. Jean-Jacques Tremblay, le président du Bloc à Ottawa, a suscité quelque surprise, au début, en affirmant qu'Ottawa était la capitale du patriotisme canadien-français. Durant les quelques heures que j'ai eu l'occasion de passer à Ottawa, il m'a été permis de vérifier pour une bonne part cette assertion. Les Franco-Ontariens, mêlés plus que nous à l'élément anglo-saxon, par conséquent ayant eu à lutter davantage contre des situations injustes, ont acquis un sens national plus agressif; à cet égard, ils ont quelques motifs de nous reprocher notre indolence et nos déficiences, surtout celles de notre ville cosmopolite. Ils sont d'ailleurs d'un commerce agréables, les gens d'Ottawa; je tiens ici à les remercier de leur sympathique accueil. Les députés ont certes eu raison d'élire comme place d'affaires une ville aussi hospitalière; cependant, le dimanche, chacun préfère la franche gaieté de Hull au puritanisme anglais.

Cette année, les principaux sujets d'étude étaient la doctrine, la constitution et les règlements du Bloc. Il s'agissait de définir notre patrie et d'étudier les moyens de la mieux servir. Il est surprenant que les Canadiens français ne s'accordent pas sur l'objet de leur patriotisme. Voici à ce sujet l'essentiel d'un projet de résolution (qui n'a pas été présentée afin d'éviter une scission probable):

Considérant qu'une définition nuancée et distinctive de la patrie est essentielle à toute discussion préliminaire d'une action patriotique efficace;

Considérant qu'il peut y avoir d'une part une patrie réelle et d'autre part une patrie d'adoption;

Considérant que la Confédération est un contrat et que par suite le Canada est notre patrie d'adoption, et que Québec et ses îlots français adjacents demeurent malgré cela notre patrie naturelle;

NOUS CONCLUONS que les premiers devoirs patriotiques des Canadiens français doivent s'adresser à leur patrie naturelle: Québec et ses

îlots français adjacents, et les devoirs patriotiques secondaires s'adresser ensuite à leur patrie d'adoption: le Canada contractuelle et confédérée.

COROLLAIRE: Nous n'acceptons pas la doctrine du Rév. Père Simard, qui s'oppose à la tradition historique des Canadiens français.

Le problème, en fait, se résume à ceci: faut-il être Canadien français ou Canadien, en premier lieu? Quelle est la hiérarchie de nos devoirs envers la patrie? Ce n'est pas là seulement une question de mots mais un problème important qui divise en ce moment notre nationalité. Le Bloc Universitaire a évité la dissension en adoptant la doctrine suivante, à la fin du congrès:

1—Les membres du Bloc Universitaire veulent promouvoir la culture canadienne-française dans la politique canadienne générale.

2—Ils refusent toute législation qui demanderait un sacrifice direct ou indirect de cette culture. En tant que l'intégrité de cette culture est sauvegardée, ils adoptent une politique canadienne.

3—Bien plus, ils entendent donner à la vie canadienne cette empreinte française que le Canada est en droit d'exiger des Canadiens français.

Voici quelles ont été les conséquences pratiques:

Point de vue politique: 1—Politique extérieure: Notre politique extérieure doit être selon la ligne d'orientation donnée par les statuts constitutionnels et marquée tout spécialement par le Statut de Westminster.

Notre politique extérieure doit être dictée avant tout par les intérêts canadiens.

2—Politique intérieure: Notre politique intérieure doit être selon la ligne d'orientation donnée par les statuts constitutionnels et marquée par l'Acte de l'Amérique britannique du Nord et le Statut de Westminster.

Dans l'intérêt du Canada tout entier, notre politique nécessite, pour toutes les provinces, l'autonomie provinciale.

Point de vue économique: Toute législation économique, fédérale ou provinciale, doit sauvegarder, avant tout, les droits de la personne et de la famille.

Notre législation économique doit également tenir compte des particularités géographiques canadiennes.

Notre législation économique doit tendre à protéger et à développer les institutions coopératives.

Point de vue social:

L'éducation familiale du jeune Canadien français doit tenir compte davantage du développement physique et de l'hygiène. Elle doit, de plus, organiser, d'une façon plus positive l'éducation intellectuelle et morale du jeune Canadien français et tendre à développer un esprit familial plus fort.

L'éducation primaire donnée aux Canadiens français doit être d'abord et foncièrement canadienne-française par l'esprit et par la langue.

L'éducation secondaire doit favoriser une éducation physique balancée et s'appliquer à développer la personnalité. Tout en tendant à donner une culture générale, elle devra tenir compte des nécessités pratiques de la carrière future.

L'éducation universitaire doit développer un sens profond de la conscience professionnelle. Les professionnels devront être formés à une collaboration plus étroite au sein d'une même profession et entre membres de professions diverses.

L'orientation professionnelle doit être organisée scientifiquement à tous les degrés de l'enseignement: primaire, secondaire, supérieur.

Il faudra aussi développer chez l'étudiant à tous les degrés de l'enseignement le sens des responsabilités sociales.

Toute l'organisation des loisirs des Canadiens français doit être imprégnée d'esprit français: vie de société, salon, cabaret, théâtre, cinéma, sport, etc.

Les principes corporatifs devront être diffusés et appliqués.

Et pour terminer, la résolution sans doute la plus importante du congrès, en raison de la gravité de la situation présente, sur le rapport Sirois:

"Groupés en assises nationales, les Universitaires canadiens-français proposent, que toute atteinte au régime politique canadien-français à la faveur de la guerre, que toute centralisation notamment celle désignée sous le nom de projet ROWELL-SIROIS, OU QUE TOUTE ENTENTE ENTRE PROVINCES CREATANT UN FAIT ECONOMIQUE NOUVEAU PAR DES PREROGATIVES ECONOMIQUES NOUVELLES QUI SONT DEJA NETTEMENT DEFINIES PAR LA CONSTITUTION, constituent un caractère révolutionnaire et de centralisation qui s'oppose à la tradition historique canadienne-française, qui s'oppose aux chartes constitutives canadiennes-françaises et porte une atteinte grave et directe aux notions fondamentales de l'histoire et de la tradition britannique de l'esprit de charte."

"Il est résolu que toute atteinte portée à l'encontre de l'esprit des chartes de 1774, 1791, 1840 et 1867 constitue une atteinte à la nation, aux prérogatives de Sa Majesté Britannique, à nos droits, aux bonnes vieilles coutumes de nos chartes?"

En un mot, un congrès intéressant, à en juger d'après le contenu des résolutions. Il est malheureux que les discussions n'aient pas été faites dans un ordre bien déterminé: c'est là un de nos défauts qui diminue la valeur pratique de nos assemblées. Cependant, ce manque de discipline est peut-être moins grave que l'absence d'idées...

XXX

COURS DE SCIENCES

Par M. Gaston LAVOISIER

M. Gaston Lavoisier, ingénieur de travaux d'aéronautique du ministère français de l'Air, donnera un cours d'aéronautique, sous les auspices de l'Ecole polytechnique, à dater du mardi 14 janvier, à 8 h. 15 du soir à l'Ecole polytechnique.

Programme:

Mardi soir, 14 janvier, L'aviation et la vie contemporaine;

vendredi, 17 janvier, Lois de résistance de l'air;

mardi, 21 janvier, Aérodynamique des surfaces planes;

vendredi, 24 janvier, Polaire d'aile et polaire d'avion;

mardi, 28 janvier, Equations d'équilibre d'un avion en vol;

mardi, 4 février, Polaire logarithmique;

vendredi 7 février, Hypersustentation et vol en altitude;

mardi, 11 février, Stabilité, Centrage, Acrobatie.

vendredi, 14 février, Travaux de soufflerie;

mardi, 18 février, Efforts en vol;

mardi, 25 février, Délestage et performances;

mardi, 4 mars, Groupe moteur propulseur;

mardi, 11 mars, Problèmes de construction.

OMISSION

La liste des membres du Conseil de l'A.G.E.U.M., dans l'annuaire des étudiants, ne comprend pas le nom de M. Rémi Archambault, délégué de Médecine. Cette omission n'est due qu'à un malheureux concours de circonstances et l'éditeur de l'annuaire, M. Charles-A. Beaudet, prie les étudiants en Médecine et leur délégué de l'excuser.

SYMPATHIES

Les étudiants en médecine offrent leurs sincères sympathies à leurs confrères, Alphonse Danseur et Gustave Dubuc, à l'occasion de la mort de leurs mères.

AU RETOUR DU CONGRÈS

Les 4, 5 et 6 janvier avaient lieu à Ottawa les troisièmes assises du Bloc Universitaire. Vous avez pu vous rendre compte par les rapports qu'en ont donné les journaux qu'il s'est fait du travail dont tous les universitaires peuvent être fiers.

La délégation de Montréal brilla, et par le nombre et par la qualité.

Ce nouveau succès du B.U., si nous le devons pour beaucoup au sérieux et à la compréhension de nos délégués, nous le devons également à la générosité de nombreux souscripteurs qui ont bien voulu nous aider financièrement.

Au nom du Bloc Universitaire permettez-moi de les en remercier.

Je m'en voudrais de ne pas souligner l'aide bénévole de notre Association Générale des Etudiants qui paye à elle seule les dépenses de quinze délégués.

A tous ces bienfaiteurs connus et inconnus, à son Honneur le Maire qui s'est chargé des frais de réception de la délégation de Québec, à tous nos organisateurs, nous exprimons de nouveau nos remerciements les plus sincères.

Le Bloc a déjà réalisé du pratique, il compte sur vous tous étudiants pour réaliser davantage.

A. BEGIN,
président du Bloc de Montréal.

VOTRE EQUIPE PRÉFÉRÉE

Neilson's JERSEY NUT

Neilson's JERSEY MILK CHOCOLATE

GOÛTEZ-LES SANS TARDER

LE MEILLEUR DES CHOCOLATS AU LAIT

CIGARETTES

GRADS

DOUCES POUR LA GORGE

L. O. GROTHÉ LIMITÉE



La teste bien faite



PARIS, SON ACTUEL STATUT HUMAIN

BERNARD FAY M'A DIT...

"CULTURE"

Est-il sensation plus pénible que celle qui nous pénètre, lorsqu'à un moment précis où s'est affirmé en nous le désir d'une quelconque représentation, l'on se heurte à une porte fermée de théâtre? Il y a des jours où l'on échangerait volontiers tout ce que l'on est pour une heure unique de ravissement. Et quand s'écroule cette possibilité, et en même temps l'espoir qu'un jour prochain ce n'en sera plus ainsi, alors l'on se sent un peu malheureux. Je me souviens qu'un jour de l'été qui a suivi l'occupation de Paris, et la capitulation de la France, j'ai voulu — quand même — reporter mon esprit à la vie de là-bas, à son esprit, à sa gaieté, à son incomparable complexité... Complexité qui n'exclut pas l'harmonie. Et ce jour-là, ce fut comme si je tentais l'impossible, comme si je voulais jeter un défi à la réalité. Des épaisseurs obstruaient la vision, et tout ne me parvenait qu'à travers des nuages qui n'étaient ni filtre, ni philtre... J'ai bien réussi à finalement apercevoir la tour Eiffel — telle un phare qui, même au plus fort de la tempête sur terre et mer, ne cesse pas moins de réléter l'éclatante sérénité. Puis, j'ai voulu avancer plus avant, "remonter les Champs-Élysées", arrêter Place de la Concorde, et finalement me découvrir devant l'Arc de Triomphe. Mais les rues étaient obstruées; plus de place pour mes pas libres. J'ai joué des coudes, mais n'étais pas de taille. Pourtant, je n'ai pas sonné la retraite, n'ai pas renoncé — pas avant que d'avoir lu, sur une grande affiche en blanc et noir qui surplombait la ville: Intermession, sine die. Sans doute était-elle là installée cette affiche parce que destinée à ceux qui savent lever les yeux de terre... Le rideau est tombé; la vie, la vraie vie s'est tue — mais tout cela n'est que temporaire. Un jour, ou sera-ce un soir, le rythme de lui-même se récréera, et de nouveau l'univers à sa suite vibrera. N'empêche qu'en dépit de cet espoir, il est infiniment triste de ne pouvoir plus penser à l'actuel Paris. Bien sûr, il reste toujours cette alternative de la transposition dans le temps; penser au Paris d'avant. Mais ce serait un vieux Paris que celui-là, car la ville qui vient de faire sa dernière courbette,

vivait surtout de renouveau. Son prodige, c'était de se renouveler, sans fin — de se dépasser incessamment. De guerre lasse, je suis revenu; et je me suis mis à chercher en moi-même l'enchantement. L'édifiant de bribes que je tiens de ce même Paris qui à cet instant se refusait à moi...
Depuis, je n'ai plus tenté cette prise de possession. Du moins, pas dans le "factuel". Et quand malgré moi, s'impose à mes yeux la vision des rues familières, je lerne les yeux violemment. Ça passe... et je retrouve mon Paris, plus près de moi. — Intermession — sine die. Voilà qui est intolérable, ne pas savoir le temps que ça durera. Je me demande: est-il quelque chose que nous puissions faire? De toute la force de notre pensée redonnons la vie à la cité quasi ensevelie, de toute la puissance de notre amour anisons son "quartier latin". Oui, il est quelque chose en notre pouvoir: c'est la présence entière. Mais pas dans le mode d'une veillée funèbre. Non, la personnalité de Paris ne nous permet pas cela — elle demande de nous, cette personnalité, (je serais tenté de dire: cette personne, tant Paris pour moi est vivant) elle exige que nous vivions selon son exemple, et puisqu'elle est en congé forcé: que nous vivions pour deux. Vivre selon Paris: c'est à tout instant donner la pleine mesure de son être. Intense. Tenir le flambeau le temps qu'il faut... Et quand ce sera celui de la remettre, alors un miracle se produira. De la main droite nous tendrons la torche, joyeuse et grave à la fois, — et pourtant, elle nous restera dans la gauche. Nous nous serons enrichis de tout Paris. Imaginez ce que cela est, ajouté à nous-mêmes... (car il ne faudrait pas se subordonner).
Amis, Paris ne souffre pas — non, Paris tout au plus est inactif, puisque ne pouvant agir selon lui-même. Mais Paris n'est pas triste, parce que l'on sait là-bas que nous avons accepté de faire la relève, et que depuis, nuit et jour, nous veillons. Paris sait, et n'est pas triste... mais nous, nous aurions raison de nous attrister s'il n'est pas vrai que s'accomplit par nous ce qui doit.
Jacques LAURENT

— "L'histoire sera sévère pour notre siècle. Mais il reste vous, la jeunesse, pour sauver l'honneur de notre temps".
C'est lors d'une quatrième visite à son appartement de la rue Saint-Guil-laume, dans le très aristocratique fau-bourg Saint-Germain, que Bernard Fay développa ses prévisions sur le monde futur.
Un chaud soleil de printemps pari-sien pénétrait dans le cabinet de travail, narguant la monumentale cheminée où quelques bûches se consumaient dans leurs dernières contractions. La lumière rayonnait sur les peintures murales, éclairant des armoires au sein desquelles dormait l'histoire dans des volumes célèbres.
— "Mais, dis-je, la jeunesse de 1940, n'est-elle pas une jeunesse sacrifiée à l'humanité pour la Croisade de sang, prédisposée par l'amertume de la bataille à l'inquiétude de l'après-guerre? Car cette guerre qui fait de Paris une cité sans âme, où les tirs des canons anti-aériens ne captent même plus l'attention des habitants, devenus automates craintifs, soupçonneux et timidement inquiets, cette guerre ne compose-t-elle pas pour la jeunesse une vie de réalités tragiques et d'espoirs trop lointains?"
Bernard Fay me regarda avec indul-gence. Une teinte d'ironie nuançait son sourire, ce sourire qui même au cours des conversations les plus pro-fondes, aux heures les plus graves, continuait à percer sous le sérieux de l'historien, derrière la méticuleuse pré-cision du spécialiste le plus en vedette des questions américaines, ce sourire qui était comme le sens de l'honneur d'un homme racé et comme la gloire d'un patriote convaincu de son devoir. Assis, devant une table sculptée, sur une chaise antique, haute de pattes, sa jambe malade appuyée sur un tabouret, ses doigts nerveux maniant un coupe papier d'ivoire, il reprit, tournant son visage vers moi et laissant flotter son regard sur les jeux du soleil:
— "Oui, jeunesse inquiète! triste jeunesse! Mais, nous aussi, ceux de 1914, nous étions désespérés devant l'avenir; nous regardions la vie avec un faux enthousiasme ou nous placions un idéal chimérique. Nous avons fait la guerre. Nous avons fait la paix. Puis l'après-guerre nous l'avons vécu... nous avons oublié une chose: le préparer.
"Je vous disais que l'histoire sera sévère pour notre siècle, parce que notre temps, notre génération s'est endormie dans des principes trop rigides, trop égoïstes, et trop vaniteux aussi. Depuis la Révolution, créatrice de ces principes de liberté et autres, des réactions se sont opérées dans les classes sociales, dans les systèmes économiques et dans nos conceptions politiques. Nous sommes adaptés à ce règne de la machine, à cette outre-cuidante industrialisation, à ces intenses trafics internationaux qui avec les marchandises transportent les idées. Mais si nous avons profité de certains avan-tages apportés par cette véritable réadaptation aux méthodes modernes, nous nous sommes peu des fossés creusés tout autour de nous".
L'auteur de "Roosevelt et son Amé-rique", aujourd'hui Conservateur de la Bibliothèque Nationale de Paris, se leva, ralluma le feu qui s'éteignait, se frotta les mains avec vigueur, puis revint s'asseoir pour continuer:
— "D'autres pays, la Russie, l'Italie et enfin l'Allemagne, par la force de leur grande misère, cherchent une solution. Ils ont trouvé une philosophie perverse et dangereuse pour l'individu. Mais n'est-ce pas là une tragique indi-cation que le monde cherche? Que nous sommes à la croisée des chemins? Qu'un monde va mourir? Qu'un ordre nouveau se prépare? Qu'un monde neuf se lèvera après cette guerre?"
J'entends encore la voix claire, déci-sive, martiale, que des incantations savantes et raffinées rendaient élégante et radieuse comme la musique de midi qui sonnait à Saint-Germain des Prés. Je ne puis oublier ce conférencier que le "tout Montréal" a applaudi, il y a quelques années sans savoir qu'à Paris les chefs de la nation sollicitaient son conseil. Cet homme dont le prestige rayonnait partout, construisait donc, chaque jour, dans ce bureau, et ce dimanche matin clair, pour moi, un

monde nouveau, réel et sans analogie avec les histoires de Wells ou les fan-taisies de quelque romancier original.
— "L'univers entier a une grande soif de charité, continua-t-il. Toute l'épo-que de la Révolution de 1789 à aujourd'hui a été malheureuse pour l'humanité. On demande partout la révision des valeurs humaines. Chacun veut connaître les recettes appliquées hors de ses frontières, pour le bien-être, la sécurité et la sauvegarde des intérêts de l'homme. On se soucie maintenant d'apprécier si telle classe de la société rend justice à telle autre; si tel élément social n'est pas opprimé par tel autre; si les ouvriers sont traités selon leurs mérites; si l'on n'y a pas abus de travail ou mauvais emploi du capital humain. Or cet appétit général doit logiquement trouver sa nourriture. Universellement, les cadres se reformeront. Universel-lement, la société, les couches de la société changeront. Demain ne sera pas aujourd'hui".
Très anxieux de savoir ce que mon-sieur Fay prévoyait pour le Canada et pour les Canadiens, je me hasardai de l'interrompre:
— "Cher monsieur, je ne sais si votre aperception de ce monde nouveau découvre un rôle pour l'Amérique et plus spécialement pour le Canada?"
Ma question ne surprit pas l'écrivain. Il me connaissait depuis quelques mois et son séjour au Canada lui avait ensei-gné avec quelle fébrilité les Canadiens sollicitent l'opinion des étrangers sur notre pays. Aussi est-ce avec une subtile malice qu'il reprit:
— "Ne vous ai-je pas dit que c'est la jeunesse qui sauverait l'honneur de notre temps. La jeunesse, dans l'ordre nouveau qui se prépare, aura un rôle de premier plan. Son vrai rôle enfin. On lui a demandé des sacrifices. On lui en demande encore. Mais à la fin elle voudra être remboursée. Il ne s'agira plus de retomber, après quel-ques années de plaisir comme de 1919 à 1927, dans l'incertitude, l'instabilité, l'inquiétude des dernières années. Comme je sympathise avec la pauvre jeunesse d'hier et combien d'espoirs j'ai pour celle d'aujourd'hui!
"Mais j'ajoute que si elle a les yeux ouverts, si elle comprend ce qui nous dépassait autrefois, elle n'a pas moins besoin de se rendre parfaitement compte de la situation actuelle. La jeunesse n'a pas le droit envers elle-même de négliger sa préparation. Étudier, travailler, s'instruire, se perfec-tionner, se "compétencer", si vous me permettez le mot, voilà sa besogne. Car dans ce monde de demain, seul, celui qui aura son bagage en mains, fera un voyage agréable.
"Et le Canada que j'aime! N'est-il pas un pays adolescent? A cause de sa jeunesse, il peut avoir une place enviable dans le nouvel équilibre. Les Canadiens français dont je connais l'histoire, dont je comprends les diffi-ciles problèmes, ont une tâche difficile. Mais ils assisteront au triomphe de leurs idées, à la réussite de leurs fils sur tous les plans, à l'épanouissement de la culture à laquelle ils tiennent passion-nément, si, s'adaptant aux exigences de l'avenir, ils orientent leurs enfants avec lucidité. Ils réussiront à gagner la partie sur le terrain économique s'ils ont la rigoureuse franchise de regarder froidement leur position géographique au sein d'un continent anglo-saxon et leur association politique dans le Com-monwealth. Ils devront donc doubler leurs efforts dans tous les domaines s'ils veulent rayonner. Car dans leurs condi-tions particulières, ce ne sont pas seule-ment des idées, ce n'est pas seulement une culture qu'ils devront présenter à leur pays; à côté des théories pour le respect de leurs droits, ils doivent apporter à la nation des oeuvres, des compétences, des richesses matérielles, des faits accomplis. N'oublions jamais que l'on pardonne rarement à quelqu'un d'être pauvre ou vaincu, même si on l'excuse. Par contre, le monde admire et s'enthousiasme pour un vainqueur".
Ces paroles résonnent encore à mes oreilles à l'heure où j'écris ces lignes. Quelques mois ont passé depuis ce dimanche d'avril dernier. Mais l'Eu-rope prépare toujours dans le sang, la peine et la misère, ce monde que Bernard Fay m'a fait connaître avant l'heure.

ARTICLES: André-V. Wendling, Où en était la Physique il y a cinquante ans? Carl Faessler, L'exploration géologique au Canada; Arthur Léveillé, La Faculté des Sciences de l'Université de Montréal; Esdras Minville, L'École des Hautes Études Commerciales de Montréal.
Bulletin: Fabien-M. Viens, O.F.M., Les idées dont s'inspirent nos Universités cana-diennes; G. M. Shrum, Physics in the University of British Columbia; E. L. Harrington, Physics in the University of Saskatchewan; R. D. James, Mathematics in the University of Saskatchewan.
Mélanges: Patrice Robert, O.F.M., Pour notre enseignement philosophique; R. H.

Ozburn, A Short History of the Entomological Society of Ontario; Jean-L. Tremblay, La sta-tion biologique du Saint-Laurent de l'Univer-sité Laval; Jean-L. Tremblay, Le département de biologie de la Faculté des Sciences de l'Université Laval; Laval Laurent, O.F.M., La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique; Adrien-M. Malo, O.F.M., La Société catholique de la Bible; Walter Bédard, O.F.M., The Social Conference of Christians and Jews.
Chronique, Comptes-rendus: les livres cana-diens, les livres étrangers, Répertoire biblio-graphique.

VIENT DE PARAÎTRE

"MAGDAL"

L'ouvrage que présentent aujourd'hui les Éditions Bernard Valiquette au public cana-dien est l'oeuvre d'un débutant: M. Louis LeBel. Mais, dès les premières pages, le lecteur conçoit une admiration singulière pour cette oeuvre d'une tonalité à laquelle nous ne sommes pas habitués.
L'intrigue se déroule à Hull, au début de l'essor que devait prendre cette cité indus-trielle. Nous assistons, en même temps qu'aux péripéties dont l'existence de l'héroïne est semée, à la genèse d'une grande découverte scientifique. Ceux qui allument distraitem-ent la banale allumette répandue sur le marché pourront se rendre compte combien ce résultat est l'oeuvre de longues, patientes, et parfois héroïques recherches de quelques savants obscurs.
Mais ce serait réduire la portée du roman de M. LeBel que de mettre uniquement en

relief le magnifique documentaire qu'il nous apporte sur Hull et l'industrie allumetière. L'auteur prend prétexte de la triste équipée de son héroïne pour envisager, d'un oeil clair-voiant, les lacunes d'une éducation sans profondeur. Il dénonce le verbalisme, la rou-tine, l'incompréhension, qui tissent autour des jeunes âmes un réseau inextricable et les livrent sans défense aux assauts de l'extérieur. C'est par ce côté, autant que par l'analyse psycholo-gique que M. LeBel a fait oeuvre vraiment moralisatrice. Son style sans apprêts et son sens du récit lui assurent d'emblée la faveur du grand public et particulièrement de la jeunesse étudiante qui trouvera dans ce livre un écho à ses problèmes les plus angoissants.
Cet ouvrage est en vente aux Éditions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, à Montréal, ainsi que dans toutes les bonnes librairies, au prix d'un dollar.

MOLIÈRE À RADIO-CANADA

Les artistes dramatiques de Radio-Canada joueront, le dimanche 19, à huit heures du soir, "Le Misanthrope", de Molière. C'est la deuxième pièce inscrite au programme du Théâtre Classique de Radio-Canada. C'est l'une des oeuvres les plus fréquemment jouées au Théâtre-Français, à l'Odéon de Paris et dans les fêtes littéraires. Elle a été traduite dans la plupart des langues européennes même en grec moderne. Walter Scott a dit de l'auteur du Misanthrope "qu'il suffisait d'une oeuvre aussi extraordinaire pour qu'il soit considéré comme le prince de tous les poètes comiques".
Le caractère du Misanthrope a été inter-prété de diverses façons. On en a fait tantôt un honnête homme au sens que l'on donnait jadis à ce terme, tantôt un personnage ridicule et parfois un monstre. Alceste doit-il faire rire ou faire pleurer? Les deux à la fois.
Au sens propre du mot, la misanthropie est la haine du genre humain, Shakespeare, dans Timon d'Athènes, a peint vigoureusement ce type monstrueux. Heureusement, ce vice n'atteint pas tout le genre humain, on n'a pas pour tous les hommes cette effroyable haine dont parle le poète. "Jeune, l'homme est confiant parce que," dit Aristote, "il n'a pas encore été souvent trompé". Les décep-tions ferment le coeur qui s'est donné avec trop de confiance.
On résume ainsi cette comédie de caractère, comédie que Molière avait d'abord intitulée "L'atrabilaire amoureux". Alceste est malheu-reux avec tous ceux qui l'entourent. L'injus-tice le révolte, les embrassades du premier venu à la première venue l'irritent; il s'emporte quand on loue devant lui les mauvais vers, la mauvaise prose; il maudit les intrigants. Tou-tefois, s'il a de l'attrait pour une femme peu sincère, il sent tout le ridicule de cette affec-tion:
"Mais la raison n'est pas ce qui régle l'amour."
Se moquera-t-on de cet étrange choix où son coeur s'engage? Il s'avouera vaincu, jaloux, incapable de rompre cet attachement

terrible. Toujours attiré chez Céli-mène et jamais libre de l'entretenir à loisir il révèle son caractère grondeur et mécontent: avec un ami qui le raille, avec cette femme coquette qui fait risette à tout le monde, avec une femme sincère qui a du penchant pour lui, avec des marquis trop assidus auprès de Céli-mène, et qui encore?
C'est là toute cette intrigue à la fois simple et vraie, toute cette action intime dont son âme est le théâtre.
M. Jacques Auger dirigera. Jean Desprez a été chargé de l'adaptation radiophonique du Misanthrope.

"LE RECUEIL"

Les plus beaux romans ne sont pas toujours à la hauteur des réalités. Chaque mois "LE RECUEIL" procure à ses lecteurs des faits toujours nouveaux, toujours intéressants. On y trouve: Kindergarten, un article condensé du "Documentaire"; L'Avenir du canal de Suez, condensé de "Conférenciac"; L'insatis-fiable Allemagne, de "Voici"; Les bouleverse-ments de la médecine, de "La Presse Médica-le"; L'Atlantique, des "Annales"; Paris sous l'occupation allemande, de "Voici"; La for-mation des hommes, du "Petit Journal"; La stupeur d'un peuple, de "La Revue des Deux Mondes"; Un tournant de la vie, du "Jour"; Une ménagère à l'opéra, de "Radio Guide"; Mort à l'appendicite, de "The Literary Digest"; La sanguinaire du Canada, de "La Vie au Grand Air"; Les Indiens Chococs, de "Sciences et Voyages"; Les aspirations de la

race noire, de "Monde et Voyages"; Le campfire du pauvre, de "Good Eating"; Les gladiateurs de la mer, de "La Voix d'Évangé-line"; L'art de la déception, de "L'Ovale C-I-L"; La science au service de la musique, de "Carl-E. Seashore"; La fabrication des conserves, de "Marianne"; Didi et le bonheur, de "La Revue Belge"; Manies et personnalité, de "Your Life"; Noël à travers les âges, de "La Revue Belge"; La vie politique anglaise, de "Monde et Voyages"; Adieu Paris! de "La Revue Dominicaine"; L'art de vieillir, de "Conférenciac"; Naissance, métamorphose ou résurrection? de "Sciences et Voyages"; et le résumé d'un très intéressant ouvrage d'Edmond Demolins: A qui tient la supériorité des Anglo-Saxons. "LE RECUEIL" se vend 25c dans tous les dépôts. On s'abonne à \$3 par an en s'adressant à C.P. 100, rue St-Jacques, Québec, P.Q.



\$1.00 envoi 300
cigarettes SWEET CAPORAL ou WIN-
CHESTER, ou 500 envoi 300
de tabac et pipe OLD VIRGINIA, soit
1 litre de tabac SWEET CAPORAL
HACHE FIN (avec papier) ou 1 litre
dans la F.C.S.A. seulement. Avoir nos
Carnets servis dans les kiosques
Britanniques, dans le Royaume-Uni.
\$2.50 envoi 1,000
cigarettes à un soldat ou à une unité.
Adressez "Sweet Capors"
B.P. 6000, Montréal, P.Q.

"La forme la plus pure
où laquelle le tabac
peut être fumé."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

Les Editions de l'Arbre
ont l'honneur de publier
comme leur premier livre

CRÉPUSCULE

de la
CIVILISATION

de Jacques Maritain

Paraîtra vers le 25 janvier

À part l'édition ordinaire à 60 cents,
il sera tiré une édition de luxe à \$1.75
limitée au nombre de souscripteurs qui
nous auront fait parvenir le montant de
leur souscription avant le 20 janvier.

340, ave Kensington,
Westmount, Montréal

Les étudiants aiment traiter
avec la

BANQUE DE MONTREAL

Fondée en 1817

"banque qui accueille bien
les petits déposants"

UN MILLION DE COMPTES DE DEPOT DENOTENT LA CONFIANCE



BILAN THÉÂTRAL

Il est des problèmes qui, comme certains mendiants malencontreux, reviennent frapper à notre porte à période fixe et, toujours, ils demeurent sans solution comme le mendiant demeure sans le sou. De tous ces problèmes, il en est deux qui semblent s'acharner à revenir plus souvent que d'autres: c'est la canalisation du Saint-Laurent et la crise du théâtre à Montréal. Le premier ne me regarde pas: il y a assez des politiciens qui s'en préoccupent. Le second m'intéresse parce que d'ordre plus général: il regarde tous les fous (et les politiciens n'en sont pas exclus) parce qu'il y a encore des fous qui vont au théâtre.

L'an 1940 aura été fertile en représentations dramatiques. Deux troupes de comédiens se sont partagés la tâche: la troupe du M.R.T. français et celle des Comédiens Associés.

Le M.R.T. français, après avoir commencé l'année par un vaudeville, "La petite Chocolatière", l'a continuée avec le grand bateau de Rostand, "L'Aiglon". Puis ce fut "La Passion", peu passionnante. Ensuite, un grand succès avec "Le petit Café". Puis enfin la mort avec les treize longs tableaux du "Bossu". Entre temps, deux galas, qui demeurèrent d'ailleurs sans suite, où furent présentées les oeuvres de huit auteurs canadiens. Je n'ose signaler la représentation des "Trois Mousquetaires" à la montagne. La saison reprend en septembre avec Birabeau, Dolley, Armont, Gerbidon, de Flers, de Caillavet, Savoir et Charvay. C'est tout, sans commentaires.

A l'Arcade, à l'affiche: Bernstein, Méré, Kistemaekers, et Bataille dominant.

Entre temps, nous avons la visite monstre de Monsieur Francon, au Saint-Denis. C'est un très beau succès financier... Les deux pièces présentées dataient déjà, et ne jouissaient pas d'un intérêt prodigieux. Ça n'a aucune importance puisque le public ne venait pas au théâtre, mais voir Monsieur Francon.

On parle dans les coulisses de la venue éventuelle de Charles Boyer à Montréal. Je conseillerais à ses imprésarios de louer le Forum: le succès serait bien plus grand.

Tout ceci ne signifie pas que Messieurs Francon et Boyer ne soient pas

de très grands artistes. Ceux qui les font venir le sont moins.

On dit que Monsieur Juvet viendra à Montréal. Je serais curieux de voir ce qu'il nous jouerait: un héros de Bataille? de Méré? de Kistemaekers? Décidément, Monsieur Juvet ne viendra pas à Montréal.

En somme, l'An 40 n'a pas vu la fin du théâtre à Montréal, mais l'a vu passer bien malade. Si nous dressons le bilan de ce que la saison passée nous a donné en théâtre nous avons comme résultat: vaudeville, tragédie-comique (L'Aiglon), drame à pseudo-philosophique et enfin du mélodrame. Et j'ai oublié de mentionner Ti-Zoune et la Poutine. Devant ça les pauvres fous qui s'occupent encore du théâtre peuvent être découragés et peuvent répéter que le théâtre passe par une crise formidable.

Cependant, déjà un mouvement réactionnaire s'est levé: "Les Compagnons de saint Laurent" qui ont monté plusieurs spectacles audacieux. Ils ont osé jouer du théâtre classique et religieux. On aurait prévu un fiasco: ce fut le contraire.

Le mouvement des Compagnons est forcément restreint, c'est pourquoi je me demande quand viendra le jour où se présentera un directeur de théâtre consciencieux, brûlant assez du feu sacré (expression naïve, mais juste: le théâtre n'est-il pas à base de naïveté?) pour faire de l'art avant de l'argent. Quand donc aurons-nous une troupe permanente ayant à sa tête un directeur assez jeune pour n'avoir pas connu le théâtre d'avant-guerre (de l'autre...) et assez vieux pour connaître celui d'aujourd'hui. Quand donc verrons-nous à l'affiche à la place des oeuvres de Méré, Bataille, Kistemaekers, Wolff, Duvernois, Rostand, Charvay, Gerbidon, les pièces de Salacrou, Achard, Anouilh, Vildrac, Bourdet, Puget, Sarment, Passeur, et je n'ose nommer Giraudoux, Claudel, Strindberg, Ibsen et Tchapek. Quel directeur aura les épaules assez larges pour assumer la tâche de réduire à rien les cinquante années de retard dont souffre actuellement notre théâtre? Ou alors, seulement nous pourrions dire qu'il n'y a plus de crise du théâtre à Montréal.

Où est-il ce directeur qui osera? Où est-il ce fou? Par les temps qui courent le succès est aux fous: qu'il se hâte!

C. D.

BRAILOWSKY

L'illustre pianiste russe Alexandre Brailowsky donnera un récital à l'Auditorium du Plateau, le lundi 3 février.

Né à Kiev, Brailowsky commença à étudier le piano avec son père qui tenait à la fois boutique de musicien et donnait des leçons de piano. L'enfant était doué d'un tel talent que des parents riches s'intéressèrent à lui et toute la famille fut bientôt expédiée à Vienne où le jeune Brailowsky devint le meilleur élève du grand Leschetizky. Au commencement de la guerre la famille s'installa en Suisse où elle demeura jusqu'à l'Armistice, pour ensuite s'établir définitivement en France.

Après un début sensationnel à Paris, Brailowsky devint le musicien le plus discuté de la capitale. En quelques années, il avait acquis une réputation internationale comme l'on peut en juger par le nombre considérable de ses activités; il avait fait onze tournées d'Europe, sept d'Amérique du Sud, deux d'Égypte et il avait donné en outre des concerts en Australie, en Chine, au Japon, au Mexique et en Palestine.

Il est aujourd'hui le pianiste le plus aimé du public de Montréal. Pour toute information concernant ce concert, l'on est prié de s'adresser à la chambre 217, hôtel Windsor, La. 1398.

L'HUMOUR EN MUSIQUE

Bergson a défini le comique: du mécanique appliqué sur du vivant. Ce qui revient à dire qu'un homme prête à rire quand il cesse d'agir comme un homme, quand ses actes ne sont plus soumis à un jugement réfléchi, quand il se comporte comme une simple machine soumise aux seules forces de la gravitation ou de l'inertie. Ainsi, le pauvre bougre qui glisse sur une pelure de banane est comique à cause des gestes désordonnés, inhumains, que lui impose la loi de l'équilibre, gestes qui ne sont plus dirigés par une volonté libre. Par extension sont également comiques les tics physiques ou intellectuels, les préjugés, les habitudes sans fondement rationnel, toutes les actions ou refus d'agir, reflets d'une suspension de l'activité humaine intelligente au profit de l'activité purement mécanique d'un être soustrait à la pensée. Tout homme devient comique à partir du moment où il n'est plus un homme, c'est-à-dire un être intelligent, mais une machine (dans quelque domaine que ce soit) dirigée involontairement par les lois aveugles de l'inertie, de l'équilibre ou de l'habitude. En somme tout être qui cesse d'agir selon sa nature est comique. Et nous comprenons qu'un Walt Disney nous fasse rire avec ses animaux qui agissent comme des hommes: cela nous fait invariablement penser à des hommes qui agissent si souvent comme des animaux.

En musique, l'humour a eu sa place comme dans la littérature. Mais cet humour se rapproche beaucoup du comique des dessins animés. Comme le "cartooniste" le musicien humoriste attendra surtout son but: faire rire, en détournant de leurs fins naturelles certains moyens techniques ou certaines formes, ou bien en mécanisant certains procédés qu'on avait accoutumé de voir employer plus sérieusement.

"Divertissements" de Jacques Ibert constitue en quelque sorte une Somme de l'humour musical. Ici, le musicien n'a pas fait seulement appel à des moyens techniques assez faciles: association de timbres dispersés, dissonances volontairement outrées; il a de plus et surtout procédé à ce que je suis tenté d'appeler: des détournements de fonds. C'est ainsi que l'abus judicieux de ritournelles archi-connuës de la forme valse, la répétition forcennée de formules, de lieux-communs employés jadis à satiété par les compositeurs viennois, l'exagération des trucs de métier qui faisaient de la Valse le genre sentimental par excellence, produisent un effet comique irrésistible. Qu'a fait Ibert? Tout simplement une analyse de la valse, analyse qu'il a mécanisée jusqu'aux limites artistiques de l'exagération.

L'humour musical est un art des contrastes. Dans les mêmes "Divertissements" Ibert introduit quelques mesures d'une marche nuptiale que les camelots peuvent siffler: la solennité de cette

musique après la vulgarité de foire qui a précédé produit invariablement l'éclat de rire des auditeurs.

L'humour d'un Ravel, humour qui ne fait pas appel aux trucs de métier, au comique des timbres ni à l'exagération des sonorités abracadabrantes, est plus subtil: il procède quand même de la même source, du mécanique appliqué sur du vivant. Dans "L'Heure Espagnole" l'horloger Torquemada est appelé, à titre de gardien des horloges de la ville de Tolède, à vérifier un quelconque beffroi. A ce moment, le mécanisme de l'habitude s'empare du bonhomme et lorsque solennellement il annonce: "L'heure officielle n'attend pas" c'est par un choral d'un classicisme inouï que l'orchestre l'accompagne. Cet archaïsme après les appoggiatures qui précèdent constitue un contraste qui à lui seul serait déjà comique; comme de plus, ce choral ancien souligne la réapparition de la machine dans le personnage de Torquemada, le comique devient alors du grand art.

Voulez-vous d'autres exemples de musiques qui s'appliquent de la même façon à peindre du vivant mécanisé? Voici: "L'apprenti Sorcier" de Paul Dukas avec ses balais vivants, "Les tableaux d'une exposition" de Mousorgski, "Le lieutenant Kije" et "Pierre et le Loup" de Prokofieff, et surtout "Petrouchka" de Stravinski.

Ici l'humour devient de l'humour à la Molière et l'on ne sait plus très bien s'il faut en rire ou en pleurer. Il y a là comme un symbolisme à deux étages. Petrouchka c'est l'homme éternellement bafoué, celui qui toujours reçoit les coups et qui ne peut, pour les éviter, que se contortionner comme une marionnette qu'il est. Mais au-dessus de cela, Petrouchka c'est une stylisation de ce fou qui ne vit que par son coeur, l'être qui ne sait qu'aimer et qui, à cause de cela, ne peut que souffrir. La marionnette est comique parce qu'elle est une machine qui essaye de paraître vivante. Mais si nous songeons que cette marionnette est l'image de l'homme et qu'elle ne réussit qu'à souffrir, alors le sourire disparaît de nos lèvres.

L'humour de Stravinski dans "Petrouchka" c'est bien l'humour des moralistes, c'est bien, comme je l'ai dit, l'humour d'un Molière.

De Ibert à Stravinski en passant par Ravel nous avons jeté un regard sur à peu près toutes les formes que peut prendre la musique humoristique: du comique-farce au comique-satire. Cette musique humoristique procède comme l'humour du dessin animé d'un Walt Disney, mais elle peut aller jusqu'au comique d'un Charlot. La musique moderne a découvert dans le comique un champ inexploré de l'art et il n'est pas mauvais qu'en notre époque, la poésie se réfugie dans le rire.

Jean VALLERAND

LE TRIO "PRO ARTE"

Depuis quelque temps, il est remarquable de constater que la musique symphonique, tant de concert qu'enregistrée, a fait un saut dans l'estime populaire. Ce n'est pas un mal, si l'on considère le développement culturel qui peut en résulter. Mais il est bon de revenir, de temps à autre, à une certaine simplicité, et de constater qu'il peut exister art et beauté dans des choses de moindre envergure.

C'est pour répondre à un même esprit et à un même goût du simple et du Beau, que s'est formé le Trio Vocal Pro Arte. Il est composé de Mesdemoiselles Jeanne Baulne et Juliette Beaudoin, et de M. Philippe Crépeau, ténor; à l'accompagnement, Mlle Gertrude Baulne. Connus, pendant un certain temps, sous le nom de Trio Exki, le Trio Vocal Pro

Arte s'est maintes fois fait entendre à la radio, à l'Heure Provinciale ou à l'Heure Exquise; c'est au cours de ces récitals que se sont affirmées sa grande musicalité et sa sûreté d'interprétation. C'est à cela qu'il doit sa place dans l'art musical, et aussi à la culture et au goût de son distingué directeur, M. Arthur Laurendeau.

C'est lundi, le 27 janvier, dans la Salle Ritz Carlton, à 8.45 heures p.m. que nous aurons le plaisir de l'entendre de nouveau, en récital. Les billets sont en vente chez Ed. Archambault et C.W. Lindsay. J'ai entendu le Trio dans un local très défavorable à ce genre de musique, et malgré cela, j'ai été charmé; je sais à quoi l'on peut s'attendre, en se rendant au Ritz, le 27.

François LARAMÉE, e.e.m.



PARTIR...

LE MOT n'a rien perdu de sa magie, de son pouvoir évocateur. Si les événements actuels restreignent quelque peu le champ d'exploration, si l'exotisme a laissé ses plus attirants atours pour le gris sombre des jours de deuil, il est encore des endroits que la guerre n'a pas défigurés.

Pour ceux qui rêvent des cathédrales gothiques aux fûtes frémissantes et dentelées s'élevant à des hauteurs vertigineuses, n'est-il pas un Saguenay où surgissent abrupts et sombres, comme autant de clochers granitiques, de la profondeur des eaux, des rochers millénaires? N'est-il pas en outre des forêts, au pied de nos montagnes, où le même silence accueille et calme?

Pour ceux que ravit l'aspect miroitant des mers exotiques, n'est-il pas une Gaspésie sauvage et tourmentée, où la mer, ici bleue, la grise, mais toujours mouante, attire et enchante? N'est-il pas là des rochers et des sables; toute une vie qu'on dirait d'un autre monde?

Pour ceux qui se rappellent les landes bretonnes et leur mystère, n'est-il pas des coins battus par la mer où la plaine s'étend sous les embruns enveloppant ici et là d'énormes pierres semblables aux monuments druidiques? D'autres plaines riches et fertiles n'ont-elles pas cet aspect cosu de la Normandie nourricière?

Pour ceux que hante la nostalgie des montagnes, n'est-il pas au cœur même de notre province une autre Suisse où l'altitude guérit et cicatrise?

Pour ceux que la vie fébrile a pâlis et épuisés, n'est-il pas des endroits où le soleil ranime, des plages où l'air et l'eau salée refont les forces?

Pour ceux que touchent l'histoire et le passé, n'est-il pas des villes où s'évoque à chaque pas l'ombre de ceux qui y ont combattu et souffert? N'est-il pas des temples qui subsistent où priaient nos pères et leurs pères avant eux? N'est-il pas des sites à jamais sanctifiés, s'honorant d'un passé historique et superbe?

Pour tous ceux qui rêvent de PARTIR, n'est-il pas un pays où tout enchante, où

"tout parle à l'âme en secret
Sa douce langue natale".

Visitez d'abord la Province de Québec —
Apprenez à la connaître... à l'aimer!

Office Provincial du Tourisme
QUEBEC, QUE.

AUX CONCERTS SYMPHONIQUES

Le concert du mardi, 14 janvier, présentait M. Egon Petri, l'éminent pianiste hollandais. M. Fritz Stiedry était au pupitre de chef d'orchestre.

M. Stiedry semble toujours un tout jeune homme, tant il a d'enthousiasme et de vitalité; nos musiciens sous son heureuse direction, donnèrent la symphonie no 7 en ut, de Schubert. C'est une oeuvre superbe trop peu connue et trop peu jouée. Elle débute aux cors par une exposition pianissimo du thème de l'andante: cette entrée fut très réussie, comme effet sonore.

Le deuxième mouvement est un adante con moto. Le "con moto" est certes bien déterminé; c'est une marche rythmique. Dans le même mouvement, un deuxième thème fut dialogué de façon intéressante par les divers instruments de l'orchestre. Le Scherzo est sautillant, léger; l'interprétation, fine et nuancée en fut ravissante. Enfin l'Allegro vivace qui termine la symphonie est d'allure énergique, presque martiale. La répétition du thème surcharge ce dernier mouvement sans toutefois nuire à la beauté générale de la pièce. Les musiciens firent plus que rendre justice à cette oeuvre magnifique.

Après l'intermission, M. Egon Petri joua avec l'orchestre le concerto en la mineur de Robert Schumann. Ce concerto est d'inspiration peu audacieuse et l'orchestration d'une maigreur pitoyable. M. Petri, en interprète romantique fut une révélation; on ne s'attend pas à une telle douceur, à une telle tendresse de ce puissant virtuose. Si le premier mouvement fut légèrement confus, l'intermezzo fut joué avec une délicatesse extrême, et l'allegro vivace avec vigueur et fougue. Les thèmes de ce concerto sont toujours mélodieux à souhait et agréables à toutes les oreilles.

M. Petri donna en rappel un "conte" de Medtner, op. 20 no 1.

Les danses slaves de Dvorak réservées pour la fin créèrent une atmosphère typiquement colorée. Les cuivres eurent beau jeu: à certains instants on croyait entendre la "fanfare publique". Cette musique spirituelle, endiablée, cocasse, termina gaiement le concert.

Le prochain concert aura lieu le 28 janvier. C'est avec plaisir que nous verrons de nouveau au bâton M. Fritz Stiedry.

CONCERT-CAUSERIE

Programme du sixième Concert-Causerie, qui aura lieu mardi, le 21 janvier, à 8 heures 30 p.m. dans le salon Prince de Galles de l'Hôtel Windsor.

Monsieur Jean Dufresne fera les commentaires.

La Finta Giarbiniera Mozart
Symphonie Jupiter Mozart

Intermission
Lohengrin, prélude, 1er acte . . . Wagner
Le vaisseau fantôme, ouverture . . . Wagner
Parsifal, prélude, 1er acte . . . Wagner
Les maîtres-chanteurs, danse des apprentis Wagner
Walkyrie, chevauchée, (voix) . . . Wagner

PHOTOGRAPHE
ATTITRÉ DES
ÉTUDIANTS

306 RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
STUDIO: L'Ancester 5478
Domicile Outremont: CAJumet 5961

LÉON BLOY, GRAND JUSTICIER

On a déjà parlé ici, il y a quelque deux ou trois ans, de la littérature de Léon Bloy. Certains individus l'ont loué plus qu'il ne le méritait, tandis que d'autres l'ont ramené à moins que rien. De jeunes âmes naïves s'en sont émues; puissent-elles comprendre un jour qu'un journal peut ouvrir ses colonnes à des interprétations même contradictoires.

Je viens de lire LE DÉSESPÉRÉ. J'en parle moins en raison de la valeur du roman, qui est discutable, qu'à cause des suites que pourrait produire cette lecture dans l'esprit d'un jeune humaniste, et pour me libérer de certains tiraillements dont je n'ai pu me défendre. Pour commencer, quelques digressions. Il existe une opinion de Bloy qui m'a presque renversé. Ne voilà-t-il pas qu'après avoir vomé — littéralement — sur tout ce qui pouvait compter en France au XIXe siècle, il nous déclare que le Roman est une des plus belles inventions humaines. Cette confiance a, en effet, de quoi nous laisser stupéfaits. D'autant que le roman en question, une autobiographie, comme on le sait, n'est pas ce qu'on peut appeler un roman réussi. On peut même se demander si le Désespéré est un roman. Les épisodes sont très peu nombreux: des souvenirs d'enfance, la rencontre de la Ventouse, le séjour chez les Chartreux, le retour et l'affreuse défiguration de Véronique, le banquet chez Beauvillier, la fin malheureuse de la convertie et enfin la mort du désespéré. Si l'on se rend compte que ces rares incidents sont dispersés dans un texte de trois cent cinquante pages rempli de digressions, on s'imagine facilement qu'il n'y a pas là de quoi faire un roman d'un intérêt très soutenu. Ce qui importe, et ce qui donne au Désespéré le ton, l'atmosphère Bloy, ce sont les pages de débordement lyrique et mystique à la fois, sans oublier les portraits, dont certains sont fameux, et les sorties impitoyables dont il accable son temps. Si le sarcasme que l'on reconnaît à Bloy doit avoir sa part, il faut aussi insister sur ses élans mystiques. On peut dire qu'il a l'intuition d'une certaine théologie — qui n'est pas toujours celle des théologiens, scolastiques, jésuites ou autres, dont d'ailleurs il se défend, mais rappelons-nous que Bloy était un fervent de la Bible et que les prophètes ont pu par endroit l'inspirer. Ses

pages sur la liturgie, la fin des temps, la pauvreté, et celles qu'il consacre à Véronique sont certainement hors pair. Tout de même, il y a un choix à faire; sait-on jamais qui aura le courage de déblayer cette montagne de prose pour y faire part entre le bon et le moins bon, le Bloy, et le Villiers de l'Isle-Adam, les autres vaticinateurs, et les vrais prophètes.

Une question intéressante est de savoir qu'elle a été au juste l'attitude de Bloy en face de son temps. Aucun doute, c'était un misanthrope, peut-être aussi souffrait-il du foie. Il me vient à l'idée une phrase du Journal du Curé de Campagne, de Bernanos, qui en substance, est la suivante: "Il ne faut pas toucher à la justice du bon Dieu." Il serait d'ailleurs amusant de faire un parallèle entre Bernanos et notre énergumène. Bloy avait beau se croire envoyé pour faire justice, lui, si chrétien n'aurait-il pu penser que la Justice est un monopole divin. A ce problème se greffe naturellement celui de la charité. Mais Bloy, fin comme pas un, avait prévu l'attaque. Sa Véronique lui donne lieu de répondre aux accusations du clergé de son temps. Comme à ce propos, elle lui faisait part de ses inquiétudes, ne voilà-t-il pas qu'il laisse entendre que justice et charité se confondent, ou du moins que si l'on rend justice, on fait par là même preuve de charité, et inversement. La question est très délicate, et à moins de posséder l'omniscience de Dieu, je crois bien qu'aucun homme ne devrait avoir la prétention de remplir ce rôle de justicier.

Mais, tout au fond de l'âme du désespéré, quel pouvait être le mobile de cette immense tentative de démolition? C'était un réactionnaire; et on réagit toujours pour quelque chose, au nom de quelqu'un. Les convertis de Bloy le croiront sincère, ils y ont droit et le lui doivent. Un critique objectif peut prendre parti. Thibaudet, par exemple, qui peut être tenu pour impartial, le classe sans hésiter catholique authentique. La question est difficile à résoudre et je ne prétends pas moi-même faire le point. Mais voici: un homme s'insurge contre son temps; on a toutes les raisons de croire qu'il avait besoin de ses contemporains, même pour vivre; on sait que c'est ceux-là même qui lui ouvraient leur

bourse qu'il écrase de son mépris; on se rappelle qu'après avoir sali sauf exceptions, le clergé, certains papes et leurs encycliques, il se proclame "fils humble et soumis" de l'Eglise — est-il alors possible de s'étonner que l'on ne sache que penser? Bloy fut-il sincère, est-ce à dire qu'il soit pur de tout orgueil, vengeance ou dépit? Et pour aller plus loin et ne retenir qu'un seul fait, on peut lui supposer une forte dose du vrai Bloy — de celui que même à première vue, on peut taxer de misanthropie, de rage impuissante, d'orgueil sarcastique, en un mot de toutes les maladies morales qu'on lui reconnaît, et à bon droit — à l'idée que ce saint homme a eu la bassesse de "déféquer" pour employer un de ses termes favoris, sur les encycliques de certains papes.

Un autre handicap, ce sont ses portraits, que l'on pourrait appeler caricaturaux, s'il n'y mettait tant de rage. C'est un truisme de dire qu'ils sont tous réussis. Aussi n'insisterai-je pas. Mais à la lecture, on peut remarquer que Bloy, dans ses portraits, décrit d'abord le physique, le moral, puis pour finir, le côté intellectuel, sur lequel il n'a garde d'insister, étant mauvais critique. Si l'on s'en tient aux faits, ses portraits physiques sont insurpassés. Mais le sens chrétien étant sauf, quelles raisons Bloy se donnait-il de les dresser?

Un portrait physique, toujours facile à tracer d'ailleurs, aide sans doute à "descendre son homme". Mais là se soulève la question de savoir qui est le salisseur. Bloy, lui, a toujours prétendu sans même en douter, que c'était la canaille de son temps. Il avait peut-être raison, partiellement toutefois, mais quand on brosse, sans aucun motif, des portraits dans le genre de celui d'Albert Wolff, salisseur au possible, et qu'on y réussit, au point de se mettre sur le même pied que son modèle, on peut lui donner franchement la main.

Nous pouvons certainement donner la prose de Bloy en exemple, si difficile et heurtée soit-elle. C'est une des plus belles proses françaises. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit capable de nous faire aimer les Français. Voilà pourquoi je n'ai pas été le moins étonné de voir Bloy absent de notre dernier numéro consacré à la

France. On y a lu du Péguy, autre Périgourdin qui a fustigé ses contemporains, lui aussi, mais a su garder la mesure. J'aurais mal vu Bloy dans ce numéro. Si nous exceptions Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aureville et peut-être Maurice Rollinat, Bloy renverse toutes nos opinions, celles de nos manuels et des critiques, sur les lettres françaises depuis Bossuet et plus loin encore. La Renaissance y passe; seul le Moyen-Age est épargné, et sait-on même si les chevaliers, dames, manants et vilains de cette ténébreuse époque, comme on dit à tort, l'eussent supporté!

Vous voyez d'ici le jeune humaniste, féru de littérature, romantique, parnassien, symboliste, se heurter un beau jour aux œuvres tonitruantes de cet énergumène. Le désastre est complet. Nos collégiens ferment Bloy, hébétés s'ils ont un peu le sens de la modération, emportés s'ils sont en mal de gueuler, sceptiques, pour l'ordinaire, ou même imitateurs indiscrets, ce qui est assez rare, cette attitude étant réservée à la maturité.

Tout de même, quand on est orthodoxe, il faut mettre fin à toute discussion et reconnaître l'empreinte de Bloy sur la génération qui l'a suivi. Aucun doute pour personne, Maritain, Claudel, par exemple, lui doivent en tout ou en partie leur conversion. Il y a donc lieu de mettre ces faits au-dessus de toute critique. C'est probablement ce qui donne au MENDIANT INGRAT une telle importance. Malgré tout son mérite, en France on en parle peu, plus toutefois que de son vivant, mais son action est profonde. Au Canada, il est un des rares écrivains français qui ait occupé une place si considérable dans nos préoccupations intellectuelles. Ce n'est pas le moment de discuter le bien-fondé de l'attitude de certain disciple. A toute fin pratique, et sans prétendre, loin de là, passer pour un magister, la politique à suivre vis-à-vis de Bloy me semble celle-ci: ne jamais oublier que l'absolu n'est pas règle de vie, que l'homme doit tenir compte des contingences, de sa condition sociale, qu'il faut prendre Bloy CUM GRANO SALIS, sans se faire scrupule de chercher parfois à s'amuser.

Guy GENEST

HAGIOGRAPHIE

Il faut l'admettre, nous ne fréquentons pas beaucoup l'hagiographie.

Comme plusieurs, vous avez lu des biographies de grands hommes, et, comme moi, des biographies d'hommes plus petits. Nous avons goûté des "vies politiques"; certains ont savouré des "vies intimes". Des monographies de saints, non pas ces croquis brossés à l'eau de rose, mais des monographies pleines du souffle de Vie, de Vérité, du souffle de la Foi, de beaux témoignages, écrits dans une langue vigoureuse, vivante, vraie, sur la carrière terrestre des Saints, nous n'en avons pas lu souvent. Nous avons tort. La pénétration dans le surnaturel et le contact avec les surhommes contribuent naturellement à rasséréner des chrétiens assoupis ou distraits.

L'hagiographie n'est donc pas une nourriture intellectuelle à dédaigner ou simplement à délaissier; une nourriture dont on doit s'abstenir pour toujours.

L'hagiographie, cependant, requiert du lecteur une disposition, une tournure d'esprit différente de ce qu'exige la lecture de l'histoire profane. Le sens critique ne perd pas ses droits, pour la seule raison qu'il s'agit d'un saint et de sa vie. Le lecteur devant la manifestation de la puissance surnaturelle de la grâce, doit admettre à la gouverne de son jugement la lumière-Foi, à la place de la raison, myope dans une telle atmosphère.

En lisant le témoignage de l'Histoire sur les actes surhumains des Privilégiés du Seigneur; devant l'avalanche des miracles que certains saints ont dispensés; le chrétien ne demande pas: est-ce possible? Il n'a pas le choix de son attitude. CROIRE. Il ne peut que croire. C'est la seule attitude que l'on conçoive chrétienne, dans la circonstance.

Cette certitude, cette absence de liberté elle-même, allège le lecteur de toute hagiographie véridique, de la même manière que la certitude de posséder la Vérité soulage et transporte le chrétien dans sa vie quotidienne.

Ces réflexions me sont venues à la suite d'une lecture. Récemment, un livre d'Henri Ghéon, son dernier peut-être qui nous soit parvenu, me tomba entre les mains. C'est donc, avec son "Saint Vincent Ferrier" que j'ai plongé dans l'hagiographie. Il y avait belle lurette que je n'avais fait semblable plongeon. Ah! ce fut un bain trop bref: quelques brasses d'envergure cependant. Com-

me cela ravigote. Comme ça trouble sa crasse.

Entre les saints, saint Vincent Ferrier est particulièrement oublié de la chrétienté. Le temps et les temps ont ensemble tissé le manteau de cet oubli. L'époque où vécut notre saint n'y semble pas être pour rien. Vincent Ferrier vécut et souffrit de toute son âme la phase troublée du Grand Schisme. Pour ne pas avoir rappelé cette sombre période de profonde misère par laquelle passa l'Eglise, on aura ignoré l'un des plus grands saints.

C'est pour beaucoup, par saint Vincent Ferrier que Dieu à travers la tourmente du début du quinzième siècle, réalisa la promesse évangélique de l'infrangibilité de l'Eglise sous les coups de l'Enfer. Il donna le coup fatal au schisme dans des circonstances tragiques que Ghéon évoque dans toute leur farouche intensité.

Vincent Ferrier (1350 à 1419), né à Valence, en Espagne, fut un saint extraordinaire entre les saints et un "saint génial". Entré à dix-sept ans dans l'Ordre des Frères Prêcheurs de Saint-Dominique, la prédication domina toute sa vie et le conduisit à travers l'Espagne et la France, où il allait à dos d'âne, de ville en ville, de village en village. Il s'arrêtait partout, car il voulait sauver tout le monde. Sous l'aspect de voyageur, il ressemble à saint Paul, qui connut, lui, la mer et ses naufrages. Mais, c'est de Notre-Seigneur lui-même que saint Vincent Ferrier se rapproche, sous l'aspect de précheur et de guérisseur. Comme autour du Christ, les foules accouraient, se pressaient autour de notre saint; les femmes touchaient ses vêtements, l'aveugle ou le boiteux criaient: "Guérissez-moi". Et saint Vincent guérissait; il guérissait avec prodigalité. Dans le domaine miraculeux, il est "fabuleux". Lui-même avouait trois mille "prodiges" et son procès de canonisation en énumère huit cent soixante-treize. Je m'arrête.

Si ce début vous incite à lire Ghéon, vous ne le regretterez pas. Ghéon nous représente saint Vincent Ferrier dans tout le pittoresque de sa vie faite de violences et de douceurs, d'âpretés et de consolation. Ghéon cultive l'art de raconter les saints. Il le pratique avec une rare perfection. Les Laurentiens qui ont assisté à leur jeu de Saint-Laurent-du-Fleuve ont pu éprouver cette perfection de visu et auditu.

L.-O. F.

NOTE DE LA DIRECTION

Nous tenons à préciser que le dernier article paru dans notre journal sous le pseudonyme de Marlene ne visait personne en particulier. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour le faire qu'en effet telle n'a jamais été l'intention de l'auteur.

LA DIRECTION



MON COEUR . . .

Vous tous, qu'avez-vous fait de mon cœur...

Mon cœur que je me targuais de posséder bien seule, sans partage...

Mon cœur qui m'était tout dévoué...

Ne ballant qu'au rythme régulier de ma vie solitaire...

Mon cœur tranquille...

Dites! pourquoi l'avoir ainsi brisé, maltraité... piétiné...

Tant, que ce soir, éperdue, malheureuse...

Je vous dis... pourquoi?

Hier, il n'y avait que celui dont on rêve, petite fille...

Ce prince charmant qu'on espère... toute sa vie...

Hier, j'étais heureuse,

Ma vie fuyant au rythme d'une chanson pleine de jeunesse...

Dans l'attente d'un bonheur certain;

Hier, j'adorais le rêve, la mer, la Musique...

Les cils entr'ouverts seulement... à la réalité...

La réalité, perdue dans la nuit des temps...

Ce soir, c'est la Réalité...

Et c'est beaucoup moins bien...

Parce que la réalité... c'est l'amour et l'Amour... c'est vous tous...

Vous tous qui passez...

Qui me donnez un soir l'illusion de la Vérité...

M'apportant avec vos baisers menteurs...

L'espoir d'une tendresse infinie... infinie comme la Vie...

Mais que vous ne donnez jamais.

Vous tous... que j'aime trop...

Qui m'accusez d'indifférence...

Ce soir, vous m'avez fait pleurer... sur un rêve... sur rien...

Sur le mystère de l'impossibilité... sur la complexité des sentiments...

Et je veux que vous le sachiez... afin que si vous avez pour moi la moindre sympathie...

...Vous me rendez mon cœur!

YANNICK

"Les plus jeunes de la génération actuelle des étudiants de l'Université de Montréal ne termineront pas leurs études dans les immeubles de la rue St-Denis".

Adélarde GOUBOUT

"L'Université de la montagne sera terminée aussitôt que possible, elle le sera dès que nous aurons les moyens matériels de le faire".

Adélarde GOUBOUT

"C'est une honte pour nous, citoyens de culture catholique et française, de ne pas avoir une université comme nous devrions en avoir une à Montréal, et il est temps que cette honte cesse!"

Henri GROULX

"Il faut finir l'Université de Montréal et il faut la finir sur ce roc que nous foulons aujourd'hui".

Henri GROULX

Tél. PLateau 7953

ROUGIER FRÈRES

Spécialités Pharmaceutiques

Siege social
350, RUE LE MOYNE
MONTRÉAL

Tél. PLateau 7953

SPÉCIALISTE

T. AL. BENOIT

Docteur en Optique de Philadelphie

OPTOMÉTRISTE OPTICIEN

Membre perpétuel de la Société

Astronomique de France

1617, rue SAINT-DENIS

BUREAU chez

**AL. BENOIT-BENOIT
PROTECTAL INC.**

EFFUSIONS PHYSICO-MAGIQUES DE LA PERSONNALITÉ

La morale courante, c'est-à-dire cet ensemble non codifié de représentations morales qui constitue la sagesse des nations, n'est pas uniquement formée par les systèmes religieux ou philosophiques. Sans doute, la révélation a statué des préceptes moraux et la raison a déduit des conclusions à portée religieuse. Mais sous cette agglomération d'idéologies réelles et fictives, on retrouve toujours un vieux fond moral qui s'exprime en des comportements, en des rites, en des usages issus d'une vague intellectualité, et qu'on explique difficilement. Or l'homme contemporain, malgré ces prétentions orgueilleuses, reste imprégné de primitivité et ne peut réagir effectivement contre les couches psychologiques que le temps et le "modus vivendi" antique ont greffées sur la structure interne de son âme. Ces rites, ces comportements et ces usages ne se laissent pénétrer, expliquer et approfondir que si l'on tient compte des conditions cosmiques et sociales dans lesquelles ils sont nés et se sont développés. Ils ne sont donc explicables que si on les tient, pour un temps, sous-jacents aux concepts moraux que les primitifs se faisaient de la physique du monde et notamment de leur propre corps.

C'est précisément de cette conception physique du corps humain, de cette représentation primitive de la personnalité, que proviennent, en partie, quelques-unes des manifestations de ce vieux fond moral, dont nous parlions au début. Car notons bien que la personnalité ne se limite pas aux contours de l'épiderme. Comme un halo autour d'un centre lumineux, la personnalité rayonne et ne se dissémine pas d'égale façon autour du corps. C'est précisément ce rayonnement qu'on nomme effusion physico-magique et qui se manifeste d'une manière plus intense par les orifices ou par les pointes ou préminences du corps. Et, suivant les intentions favorables ou hostiles de l'émanateur, cette effusion sera bonne ou mauvaise. Quelques exemples, pris à certaines phases de diverses civilisations et au cours de la vie courante, justifieront cette assertion.

Certains orifices du corps peuvent être dits *ACTIFS*; ainsi, les yeux "lancent" au propre des regards bien-faisants ou nocifs, qui sont des prolongements de la personne. Rien de plus mystificateur, parfois rien de plus blessant qu'un interlocuteur qui nous darde de ses regards incompréhensibles. On dirait que sa personnalité veut se déverser dans la nôtre. C'est dans les yeux que miroitent les intentions de l'intelligence. Sont-elles mauvaises qu'on doit éviter de "lancer" des regards. Ainsi l'Évangéliste Jean nous met-il en garde contre la concupiscence des yeux. Notre mode à tendances séductrices veut que la femme fasse de ses yeux des phares de tentations. Plus ils seront flamboyants, plus ils brûleront le cœur de l'homme du désir de se faire aimer. Si un cercle de bistr

les englobe, c'est pour les rendre plus pleins de mystère. Si, au bal, un domino les voile, c'est pour procurer le plaisir de l'attente, du tâtonnement et de l'inconnu. Afin de pratiquer plus énergiquement la modestie des yeux, les saintes femmes de communauté se barricadent la tête d'aillères qui ne leur permettent de voir que l'objet de leur travail. Ainsi, à leurs yeux du moins, s'effacent tant d'à-côtés inutiles et dangereux. Bref, le regard transporte la personne avec lui.

Après les yeux vient la bouche qui, elle, émet le souffle. Or le souffle également est une émanation de la personnalité, à tel point que le dernier soupir est celui par lequel la personnalité s'évade du corps. Ainsi assiste-t-on pieusement à la mort d'un proche parent, dont on veut, avec son âme et ses vertus, recueillir le dernier souffle.

De la bouche émane aussi la voix qui est encore un dédoublement de la personnalité. Dans un appel téléphonique, les personnes ne se reconnaissent pas, si au préalable elles ne reconnaissent leurs voix, à cause du lien nécessaire et psychologique entre tel timbre de voix et telle personne. De plus, les mots tirent leur valeur spirituelle non pas tant des idées qu'ils émettent que de la valeur personnelle de celui qui les profère. On dira par exemple: Telle parole tombe de haut, signifiant par là que l'orateur réunit en lui toutes les qualités d'un personnage important.

Que de pensées profondes n'iront jamais plus loin que les lèvres sur lesquelles elles ont glissé, parce que leur penseur, ne les ayant pas criées du haut d'un toit, n'a pas fait connaître au public sa personnalité! De plus, quelqu'un profère-t-il une injure, elle vaut ce que vaut l'insulteur: proférée par un homme de rien, elle est dénuée de toute puissance afflictive.

De la bouche se dégage encore le crachat qui traîne avec lui la puissance personnelle. Par exemple, l'initiation philosophique dans certaines sectes antiques, voulait que le maître crachât dans la bouche du disciple. Aujourd'hui les charlatans et les sorciers guérissent les maux en les humectant de leur salive. En Orient et dans maints pays méditerranéens, le serment s'accompagne d'un crachat au sol. On rencontrera des tempéraments dits musculaires qui extériorisent leur force et leur colère en projetant foule de crachats.

Mais les orifices du corps, portes de sortie s'ils sont actifs, peuvent être, s'ils sont passifs, des brèches ouvertes aux invasions d'autrui.

Lors de l'initiation dans certaines sectes philosophiques, l'initié en recevant le crachat du philosophe ouvre sa personne à l'emprise du maître. Dans le bâillement, ce n'est pas pour des raisons d'hygiène mais de protection qu'il est depuis longtemps convenable de couvrir sa bouche. On rapporte que les Scylliens et les Mallais se

protègent en pareil cas d'un petit signe de croix tracé avec le pouce devant la bouche ouverte. L'épouse chinoise, dans un but de haute chasteté féminine, se voile la bouche de sa main pendant le repas, à chaque gestion d'aliments. Ainsi se trouve sauvegardée son inviolabilité.

Les oreilles, pareillement, sont des réceptacles de la personnalité d'autrui. La plupart des femmes se recouvrent les oreilles de leurs cheveux. Elles sont protégées encore par de simples ornements, que sont les boucles ou pendants d'oreilles. L'expression "ne te laisse pas tirer les oreilles" voudrait signifier qu'une personne n'attende pas pour agir que sa personnalité soit stimulée.

L'effusion magique de la personnalité se pratique aussi et peut-être plus vigoureusement par les parties préminentes du corps et du vêtement. On vaudra bien admettre qu'une puissance de propulsion leur est attribuée. Le doigt tendu, en équerre avec le corps, en est un exemple frappant. C'est le geste naturel du commandement. Il est impoli de désigner du doigt une personne ou un objet, parce que c'est là une attitude d'emprise. De là l'usage de considérer la puissance comme localisée dans la main, et surtout dans la main droite. Dans la Bible, par exemple, la droite de Dieu, c'est sa puissance; et dans le Droit romain, le fait que la femme soit "in manu mariti" signifie qu'elle vit sous la puissance de son mari.

Préminence du vêtement, telle que plumes sur chapeau de femme. En tramways, ces plumes présentent le danger de darder un voisin innocent. Sur la rue, ces plumes grandissent d'une coupée — si tant est qu'on puisse se grandir — les femmes à petites tailles; celles à taille moyenne, avec une plume sur leur chapeau, sont assurées d'être au niveau des plus grandes. Ces plumes, empruntées généralement à l'espèce volatile... non seulement attirent l'attention des passants mais étreint la personnalité de la femme.

Autre préminence: le menton, qui se trouve prolongé, s'il est barbu. Le menton de galoche est d'ordinaire l'indice de gens bavaards. Le double-menton est un signe de bien-être corporel et de suffisance personnelle. Les obèses prennent plaisir à jouer avec leur menton. Pour eux, et à leur point de vue, un fragment de leur personnalité s'est localisé dans cette excroissance de la chair. Le menton barbu est un signe de puissance. Moustache sous nez permet de poser au sérieux et au viril. L'imberbe passe pour un efféminé. Le Psalmiste parle de la barbe d'Aaron. Porter atteinte à cette barbe est donc un geste grave. Le sénateur romain de la légende reste immobile comme une statue devant les violences des pillards gaulois. Mais l'un des envahisseurs s'étant permis de lui tirer la barbe, il le frappe avec colère préférant une mort certaine à une pareille insulte.

La tête est sans contredit la plus éminente des préminences corporelles. Le fait de marcher la tête haute affirme et accroît la puissance. Même chez les animaux. Le cheval sous harnais devra trotter la tête haute et pointer les oreilles. C'est un élément qui contribue à sa valeur. Chez l'homme, la fonction magique de la coiffure est d'augmenter encore cette préminence et cette puissance: la couronne convient à ceux dont la personnalité doit influencer leurs semblables, à l'occasion de cérémonies solennelles. Par contre, pour ne point éclipser la personnalité de celui qu'on aborde et qu'on respecte, on se découvre la tête et on s'incline.

De plus, il existe quantité de gestes qui tendent à protéger la personnalité par la pointe, ainsi le pied de nez, prolongement de la pointe du nez, qui répond à une menace quelconque par une contre-attaque des effluves personnels; ainsi tirer la langue, faire la nique, etc... Il y a un acte d'une curiosité psychologique très profonde: le fait de celui qui s'efforce de siffler dans le danger. C'est vouloir extérioriser une personnalité, une puissance dont le siffleur même doute fort. Il veut parer au danger en lui opposant un souffle intense, en se montrant joyeux et inattentif aux obstacles de sa route.

Ces quelques notions sur la théorie des émanations de la personnalité relèvent de l'expérience vulgaire. Si l'on voulait expliquer psychologiquement la raison d'être de ces comportements de l'homme, on pourrait dire que la personnalité est une abstraction, qu'elle est impalpable et intangible. Or l'homme ne comprend que ce qui frappe ses sens et la connaissance de la personnalité d'autrui n'atteindra son intellect que si ses sens en perçoivent les manifestations extérieures dans et par lesquelles se concrétise l'épiphany de la personnalité.

Jean B.-LAFRENIERE

S P O R T

HOCKEY INTERFACULTÉS

Sommaire des parties du 13 décembre

1ère partie: Dent.-Hec vs Poly

Dent.-Hec: 1 Poly: 1

Buts: Huot

Rinfret Marien

Défenses: Bergeron Amyot

Centre: Bastien

Ailes: Richer Lalonde

Substituts: Courtemanche Laflamme Mandeville Pouliot Sirois Boulay

— 1ère période —

1—Dent.-Hec: Courtemanche 9.00

Aucun point.

Punition: Hébert.

— 2e période —

2—Poly: Dansereau... 10.00

Punition: Pouliot.

— 3e période —

2e partie: Droit-Phar. vs Méd.-Sci.

Droit-Phar.: 5 Méd.-Sci.: 1

Buts: Bélanger

Défenses: Desparois Tardif

Centre: Perras

Ailes: Rivest Pinsonneault

Substituts: Crépeau Forget Marcotte Forest

— 1ère période —

1—Droit-Phar.: Perras... 1.05

2—Droit-Phar.: Rivest... 4.30

Punitions: Tardif (2).

— 2e période —

3—Droit-Phar.: Rivest... 10.00

Punitions: Tardif, Girard, Lalonde.

— 3e période —

4—Droit-Phar.: Perras (Rivest, Pinsonneault)... 6.00

5—Méd.-Sci.: Girard (Leduc)... 14.00

6—Droit-Phar.: Perras (Rivest) 18.00

Punition: Girard.

Sommaire des parties du 10 janvier

1ère partie: Droit-Phar. vs Poly

Droit-Phar.: 1 Poly: 2

Buts: Desrivières Huot

Défenses: Desparois Tardif

Centre: Rivest

Ailes: Pinsonneault Marcotte

Substituts: Bertrand Forest Crépeau, R. Crépeau, G.

— 1ère période —

1—Poly: Deslauriers (Legault, D'Amour)... 10.00

Punitions: Lacroix, Tardif.

— 2e période —

Aucun point.

Punitions: Bertrand, Hébert, D'Amour (2).

— 3e période —

2—Poly: D'Amour (Legault)... 15.00

3—Droit-Phar.: Pinsonneault (Rivest)... 18.30

Punitions: Lacroix (2), Tardif.

2e partie: Méd.-Sci. vs Dent.-Hec

Méd.-Sci.: 4 Dent.-Hec: 0

Buts: Desrivières Marien

Défenses: Laramée Bergeron Nantel Amyot

Centre: Martin Guévremont

Ailes: Leonard Bastien Brisebois Lalonde

Substituts: Deslauriers (Poly) 1 0 1 0

Défenses: Laramée (M.-Sci.) 0 1 1 4

15—Bergeron (D.-Hec.) 0 0 0 2

16—Bertrand (D.-Ph.) 0 0 0 2

17—Pouliot (D.-Hec.) 0 0 0 2

18—Hébert (Poly)... 0 0 0 4

19—Letellier (M.-Sci.) 0 0 0 4

20—Lacroix (Poly)... 0 0 0 6

21—Tardif (D.-Phar.)... 0 0 0 8

Substituts: Landry Letellier Girard Leduc Desjardins Lalonde

Substituts: Pouliot Sirois Laflamme Courtemanche

— 1ère période —

1—Méd.-Sci.: Laramée (Leonard, Martin)... 8.00

Punition: Aucune.

— 2e période —

2—Méd.-Sci.: Girard (Lalonde, Leduc)... 12.30

Punition: Letellier.

— 3e période —

3—Méd.-Sci.: Laramée... 5.30

4—Méd.-Sci.: Leonard (Martin)... 12.15

Punitions: Lalonde, Letellier, Bergeron.

Classement des équipes

J. G. P. N. P. C. T.

1—Poly... 2 1 0 1 3 2 3

2—Droit-Phar. 2 1 1 0 6 3 2

3—Méd.-Sci... 2 1 1 0 5 5 2

4—Dent.-Hec. 2 0 1 1 1 5 1

Liste des scoreurs

Po. As. To. Pu. (m)

1—Rivest (Dr.-Ph.)... 2 3 5 0

2—Perras (Dr.-Ph.)... 3 0 3 0

3—Girard (M.-Sci.)... 2 0 2 4

4—Laramée (M.-Sci.)... 2 0 2 0

5—Pinsonneault (D.-P.) 1 1 2 0

6—D'Amour (Poly)... 1 1 2 4

7—Leonard (M.-Sci.) 1 1 2 0

8—Leduc (M.-Sci.)... 0 2 2 0

9—Legault (Poly)... 0 2 2 0

10—Martin (M.-Sci.)... 0 2 2 0

11—Courtemanche (Dent.-Hec.)... 1 0 1 0

12—Dansereau (Poly)... 1 0 1 0

13—Deslauriers (Poly) 1 0 1 0

14—Lalonde (M.-Sci.) 0 1 1 4

15—Bergeron (D.-Hec.) 0 0 0 2

16—Bertrand (D.-Ph.) 0 0 0 2

17—Pouliot (D.-Hec.) 0 0 0 2

18—Hébert (Poly)... 0 0 0 4

19—Letellier (M.-Sci.) 0 0 0 4

20—Lacroix (Poly)... 0 0 0 6

21—Tardif (D.-Phar.)... 0 0 0 8

NOS ARÈNES SANGLANTES

Vendredi soir dernier, des rivaux séculaires en venaient aux prises dans le ring du collège S.-Laurent. Si je ne m'abuse, une foule d'au moins 1,000 personnes, sans compter les vieillards et les enfants, réchauffaient l'atmosphère de leur haleine morbide. L'armée était dignement représentée par les cadets Beauchemin, Larose, Laverdure, Hodge et Harbour. Les hostilités s'ouvrirent dans un pareil décor.

Dès le début, les chars d'assaut du Poly vinrent assiéger les butts de notre vaillant capitaine Desrivières, mais ce n'est qu'après des efforts répétés qu'ils parvinrent à percer une brèche au tra-

vers de Tardif et loger leur boulet dans la forteresse.

A la reprise d'instance, les rôles changèrent. Les disciples de Thémis se servant du vieil adage romain "Qui dort dine", tinrent constamment en respect leurs adversaires et poussèrent la politesse jusqu'à son comble en lançant sur les jambières du gardien de butts: on l'appelle ainsi parce que c'est lui qui garde les butts. Mais en vertu d'une présomption "juris et de jure", les fils de la Justice étaient dus pour ne point compter.

Au cours de la 3ième période, les efforts se contrebalancèrent, mais les ingénieurs eurent la mal-

chance de compter un autre but. C'est alors que Pinsonneault entra dans une grande colère et s'inspirant de l'appui féminin de la foule sauva les avocats d'un blanchissage avec sa fameuse shoot "Let's-go-to-town".

Il ne nous restait plus qu'à ramasser nos membres déchiquetés étendus ici et là sur le champ de gloire et nous retirer dans nos casernes.

Nous profitons de l'occasion pour remercier sincèrement les nombreuses admiratrices qui ont eu l'obligeance de venir nous encourager par leur douce présence.

CE SOIR

17 JANVIER 1941

PARTIES DE HOCKEY

à

L'ARÉNA S.-LAURENT

entre

Méd.-Sci. vs Poly

Dent.-Hec vs Droit-Phar.

à 8 heures p.m. Entrée gratuite

INSTITUTION CANADIENNE-FRANÇAISE
LABORATOIRE NADEAU LIMITÉE
PHARMACIE EN GROS



Le RENDEZ-VOUS des ÉTUDIANTS

PRIX SPÉCIAL SUR PRÉSENTATION DE LEUR CARTE D'ÉTUDIANT

3 LIGNES POUR 25¢

L'Académie de Quilles Centrale

COIN ST-DENIS et STE-CATHERINE

RENOMMÉES POUR LEUR GOÛT ET LEUR DOUCEUR

CIGARETTES

Buckingham

DÉBAT MIXTE, AU PLATEAU

LE JEUDI 30 JANVIER

L'ÉGOISME

CHEZ L'HOMME ET CHEZ LA FEMME

LA VENTE DES BILLETS COMMENCERA LE 22 JANVIER, A LA MAISON DES ETUDIANTS, 539 EST, RUE DE MONTIGNY

ON FERA CONNAITRE SOUS PEU LES NOMS DES ORATEURS

PRIX DES BILLETS: 35 SOUS ON PEUT RETENIR SES BILLETS EN SIGNALANT Belair 2569 ou HARBOUR 4511

LE TRAVAIL FÉMININ

On a tellement parlé du travail féminin qu'il semble téméraire de vouloir en dire quelque chose de nouveau. Mais peut-être n'a-t-on pas beaucoup insisté sur un point de vue que je voudrais traiter ici.

Les uns veulent que les femmes demeurent au foyer et prétendent que leur compétition force les hommes à chômer. Les autres admettent le travail féminin au nom de la libre concurrence.

A ces opinions extrémistes je crois qu'il importe d'apporter des distinctions.

Il semble d'abord qu'il faille désapprouver le travail de la femme mariée. En effet, si celle-ci a des enfants, il est de toute nécessité, rien ne remplaçant l'éducation maternelle, qu'elle demeure avec eux. Si elle n'a pas d'enfants il est tout de même préférable qu'elle garde la maison afin que celle-ci demeure son home et non pas une maison de pension où, d'habitude on va manger et dormir. Enfin la femme mariée qui travaille n'est pas portée à désirer des enfants.

Mais là n'est pas le point; le plus criminel abus du travail fé-

minin est, à mon sens, le travail (en amateur) auquel se livrent trop les jeunes filles de nos jours.

Leurs études primaires terminées, celles-ci, après quelques mois d'inaction, trouvent que le cinéma et les salons ne suffisent pas à meubler complètement une vie. En d'autres termes, elles s'ennuient. D'autre part, les ressources paternelles si grandes qu'elles soient ne suffisent généralement pas à combler leurs désirs. Alors pour remplir leurs journées et leur porte-monnaie, elles acceptent une position. Je parle ici de celles qui le font seulement pour cette raison et non pas de celles qui travaillent pour aider leurs parents dans le besoin.

Cet abus a les conséquences suivantes: vis-à-vis des autres femmes, il prive un grand nombre de jeunes filles de positions dont elles auraient besoin pour vivre. Aussi ces dernières sont-elles exposées, dans leur misère, à tous les dangers qui guettent leur innocence. Une responsabilité morale de cette envergure n'est pas une chose à envisager à la légère; on n'a pas le droit, pour un peu de luxe et de distraction d'enlever aux pauvres un minimum de satisfaction.

D'autre part, vis-à-vis des hommes, il est important de réduire le travail féminin autant qu'il est possible car il n'est qu'un pis-aller. En effet l'abus dont nous parlons a un effet économique désastreux. La jeune fille qui travaille pour se distraire et pour se mieux habiller n'a pas besoin d'un fort salaire et se contente volontiers d'une allocation minimale. De même que tout à l'heure il semblait héroïque d'avoir librement consenti à travailler, ainsi il semble maintenant que c'est un noble désintéressement qui pous-

se la jeune fille à se contenter d'un petit salaire, mais c'est pour d'autres que le mal se fait sentir.

En effet, la moyenne des salaires baisse et les hommes ne peuvent plus entrer en concurrence avec les femmes qui, elles, n'ont pas besoin pour vivre — et pour se marier — du produit de leur labeur. Conséquence: chômage masculin plus abondant, diminution des mariages et de la natalité et, enfin, par un retour des choses, travail féminin plus fréquent et plus nécessaire.

Vous voulez vous marier, mademoiselle, et c'est, en fin de compte, pour y parvenir plus rapidement que vous travaillez: mieux habillée, vous espérez mieux plaire. Mais, c'est le meilleur moyen de retarder votre mariage que vous prenez là!

Pour vous qui travaillez pour vivre et aider vos parents, votre tâche est noble et belle, et nous devons être sûrs que rien n'altère la beauté de votre sacrifice.

A. THIBAUDEAU

CERCLE DES RELATIONS INTERNATIONALES

Pour qui le cercle des relations internationales existe-t-il? Pour les étudiants qui, sachant qu'ils ne vivent pas dans la planète Mars, s'intéressent aux événements mondiaux, et daignent quelquefois en faire l'objet de leurs conversations.

Pourquoi ce cercle doit-il exister? Parce que:

1o—Il nous donne une des rares occasions que nous ayons de discuter des questions internationales, sans risquer les coqs à l'âne et les échanges de mots aigre-doux.

2o—Ce cercle répond au PREMIER besoin des étudiants, qui est d'étudier, et a quelque chance, par le fait même, de calmer certains énergumènes impatientés d'agir au grand jour, — comme ils disent.

Les réunions se tiennent à l'école des Hautes Etudes Commerciales, salle 15, sous la direction de Me Hector Mackay. Lundi prochain, 20 janvier, M. Philippe Cantave parlera de la coopération internationale. Il y aura, comme d'habitude, discussion libre après cette causerie. Le public est invité.



Voici la plus grande valeur du jour en tabacs à pipe. Un mélange de première qualité—plein de saveur—doux et rafraîchissant. Essayez-le aujourd'hui.

En blagues, paquets, et boîtes de 1/2 lb.

PROCESSUS

Pascal dit qu'on arrête en dernier ce qu'il faut mettre en premier dans un livre. C'est que l'esprit manque de force pour créer suivant un enchaînement; il invente plutôt grâce au mouvement de l'écriture, à un moment d'attention sur un objet étranger, un souvenir, un mot, une conjonction, dont il force les rapports. Mais la subconscience du but, quand on écrit, ramenant tout à un seul terme de comparaison qui est le sujet de l'article, supplée à l'impuissance où l'on est d'y marcher droit. D'ailleurs, le sujet étant formé de ce qu'on a déjà trouvé, on ne pourrait rien

inventer si on le considérait fixement. Cette subconscience est donc une sorte d'attention qui permet de faire autre chose. A cause d'elle, la pensée reste une voie. La première conséquence d'une route est qu'il ne faut pas s'en écarter, ce qui constate la facilité des divagations et la faiblesse de la plupart de nos articles. Cependant on n'est pas obligé de faire toutes les liaisons, car le lecteur est censé éveillé; cela appartient au seul apologiste, qui ne doit pas courir le risque que son lecteur se perde.

P. V.

LE ROI DU NORD

Le premier samedi de la présente année marquait le cinquantième anniversaire de la mort de Monseigneur Labelle, le Roi du Nord. Tous ceux qui s'intéressent à l'oeuvre de la colonisation dans notre province se sont rappelés avec émotion cette grande figure de chez nous. Ce sympathique disparu nous a légué une oeuvre que nos corps publics s'efforcent de poursuivre tout en lui donnant une forme adaptée à notre mode de vie actuel.

On se souvient, parmi les plus âgés, de l'entreprise colossale conçue par ce missionnaire-colonisateur infatigable, entreprise à laquelle il donna sans réserve les plus belles années de sa vie, le meilleur de lui-même. Tant de générosité devait avoir sa récompense. Là où ne régnaient que les grandes entreprises forestières on trouve aujourd'hui un grand nombre de paroisses agricoles.

Pour opérer la transformation, il fallut des défricheurs, beaucoup de défricheurs. Monseigneur Labelle sut se faire entendre de bien des familles qui, comprimées dans les cadres restreints des vieilles paroisses, répondirent à son appel et vinrent se tailler un domaine dans les terres neuves.

Qui dira tout ce qu'il dut déployer de zèle pour soutenir le moral des nombreuses familles qui l'avaient suivi là-bas malgré tous les obstacles? Il prêcha donc

d'exemple, en mettant lui-même la main à la hache comme le plus humble défricheur. Toujours au milieu de ses ouailles, il vivait comme eux, partageant leurs joies et leurs peines, s'efforçant sans cesse d'alléger leur fardeau.

Nous récoltons aujourd'hui le fruit de son dur labeur, de son courage jamais lassé. L'idée lancée dans le Nord de Montréal ne s'est pas confinée à la région; la colonisation atteint maintenant les coins les plus reculés de la province, où elle est en train de créer des paroisses agricoles bien vivantes.

Après un demi-siècle, le problème de l'établissement des nôtres est toujours urgent. Souhaitons que toujours des apôtres éclairés, de la trempe du curé Labelle, se dévouent à sa solution.

C.-E. COUTURE

AU SERVICE DES LABORATOIRES DE BIOLOGIE

LES FOURNITURES BIOLOGIQUES

André

1832, rue de la Visitation

Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

UN "BAR" PARFAIT POUR CARABIN
REPAS COMPLETS
OU
LUNCHES SUR LE POUCE

PHARMACIE
SARRAZIN & CHOQUETTE

921 est, rue Sainte-Catherine

PLateau 9622

PRESCRIPTIONS REMPLIES AVEC SOIN
ARTICLES DE TOILETTE
PARFUMS
PRODUITS PHARMACEUTIQUES